

# Joris-Karl HUYSMANS



## Œuvres Complètes

---

Arvensa Editions



# ARVENSA ÉDITIONS

La référence des éditions numériques des œuvres classiques en langue française



Bénéficiez d'offres privilégiées en vous abonnant à notre lettre d'actualité. Vous serez informé des mises à jour de cette édition et de nos nouvelles publications :

Je m'inscris >

Ou rendez-vous sur notre site internet :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

ISBN : 9791027305636

©Arvensa® Editions

## NOTE DE L'ÉDITEUR

L'objectif des éditions Arvensa est de vous faire connaître les œuvres des plus grands auteurs de la littérature classique en langue française à un prix abordable, tout en vous fournissant la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse.

Nous avons donc le grand privilège de vous faire découvrir les *Œuvres complètes de Joris-Karl Huysmans*, un auteur au parcours exceptionnel dont les écrits ont marqué la vie littéraire et artistique de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et du début du XXI<sup>ème</sup>.

Cette édition, pourvue de plusieurs centaines d'illustrations, est enrichie de près de 1600 notes et de nombreuses annexes qui permettront au lecteur de mieux décrypter le vocabulaire et la pensée de cet auteur anticonformiste qui mérite de retrouver toute sa place dans nos bibliothèques modernes.

Si, malgré tout le soin que nous avons apporté à cet ouvrage, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre Service Qualité :

[servicequalite@arvensa.com](mailto:servicequalite@arvensa.com)

Pour toutes autres demandes, contactez :

[editions@arvensa.com](mailto:editions@arvensa.com)

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Si vous souhaitez en être informé, nous vous invitons à vous inscrire sur le site :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur enthousiasme en l'exprimant à travers leurs commentaires.

*Nous vous souhaitons une bonne lecture.*

**ARVENSA ÉDITIONS**



# CATALOGUE DES ŒUVRES COMPLÈTES NUMÉRIQUES



Arvensa Editions

LITTÉRATURE CLASSIQUE NUMÉRIQUE

De nouvelles œuvres complètent régulièrement notre catalogue : rendez-vous sur le site : [www.arvensa.com](http://www.arvensa.com) et inscrivez-vous à notre lettre d'actualité pour être informé des mises à jour, de nos dernières publications et de nos offres promotionnelles.

[Guillaume Apollinaire : Oeuvres majeures](#)

[Honoré de Balzac : Oeuvres complètes](#)

[Charles Baudelaire : Oeuvres complètes](#)

[Henri Bergson : Oeuvres complètes](#)

[Chateaubriand : Oeuvres complètes](#)

[Descartes : Oeuvres complètes](#)

[Pierre Corneille : Oeuvres complètes](#)

[Alexandre Dumas : Oeuvres complètes](#)

[Esopé : Oeuvres complètes](#)

[Gustave Flaubert : Oeuvres complètes](#)

[Héraclite : Oeuvres](#)

[Homère : Oeuvres complètes](#)

[Huysmans : Œuvres complètes](#)

[Victor Hugo : Oeuvres complètes](#)

[Jean de La Fontaine : Oeuvres complètes](#)

[Marivaux : Oeuvres complètes](#)

[Guy de Maupassant : Oeuvres complètes](#)

[Molière : Oeuvres complètes](#)

[Montesquieu : Oeuvres complètes](#)

[Alfred de Musset : Oeuvres complètes](#)

[Friedrich Nietzsche : Oeuvres complètes](#)

[Blaise Pascal : Oeuvres complètes](#)

[Platon : Oeuvres complètes](#)

[Marcel Proust : Oeuvres complètes](#)

[Jean Racine : Oeuvres complètes](#)

[Rabelais : Oeuvres complètes](#)

[Arthur Rimbaud : Oeuvres complètes](#)

[Jean-Jacques Rousseau : Oeuvres complètes](#)

[La Comtesse de Ségur : Oeuvres complètes](#)

[William Shakespeare : Oeuvres complètes](#)

[Rabelais : Oeuvres complètes](#)

[Sénèque : Oeuvres complètes](#)

[Spinoza : Oeuvres complètes](#)

[Stendhal : Oeuvres complètes](#)

[Paul Verlaine : Oeuvres complètes](#)

[Jules Verne : Oeuvres complètes](#)

[Virgile : Oeuvres complètes](#)

[Voltaire : Oeuvres complètes](#)

[Emile Zola : Oeuvres complètes](#)

ŒUVRES COMPLÈTES NUMÉRIQUES  
DE

**Joris-Karl Huysmans**

ISBN : 9791027305636

Arvensa Editions 2016

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

# LISTE DES TITRES





AVERTISSEMENT : Vous êtes en train de parcourir un extrait de cette édition. Seuls les premiers liens de cette liste sont donc fonctionnels.

[ARVENSA ÉDITIONS](#)

[NOTE DE L'ÉDITEUR](#)

[CATALOGUE DES ŒUVRES COMPLÈTES NUMÉRIQUES](#)

[PRÉFACE](#)

## ROMANS ET NOUVELLES

[MARTHE, HISTOIRE D'UNE FILLE](#)

[SAC AU DOS Première version](#)

[SAC AU DOS Deuxième version](#)

[LES SŒURS VATARD](#)

[EN MÉNAGE](#)

[A VAU-L'EAU](#)

[A REBOURS](#)

[EN RADE](#)

[UN DILEMME](#)

[LÀ-BAS](#)

[EN ROUTE](#)

[LA CATHÉDRALE](#)

[L'OBLAT](#)

## THÉÂTRE EN PROSE

[PIERROT SCEPTIQUE](#)

## ŒUVRES POÉTIQUES EN PROSE

[LE DRAGEOIR AUX ÉPICES](#)

[CROQUIS PARISIENS](#)

## CRITIQUES D'ART

[L'ART MODERNE](#)

[CERTAINS](#)

[TROIS PRIMITIFS](#)

## MONOGRAPHIES

[LA BIÈVRE](#)

[LES GOBELINS](#)

[LE QUARTIER SAINT-SÉVERIN](#)

[LE QUARTIER NOTRE-DAME](#)

[TROIS ÉGLISES](#)

[AUTOUR DES FORTIFICATIONS](#)

[LA GRANDE PLACE DE BRUXELLES](#)

## ŒUVRES DIVERSES

[GILLES DE RAIS LA MAGIE EN POITOU](#)

[ESQUISSE BIOGRAPHIQUE SUR DON BOSCO](#)

[LES FOULES DE LOURDES](#)

[SAINTE LYDWINE DE SCHIEDAM](#)

[DE TOUT](#)

[PRIÈRES ET PENSÉES CHRÉTIENNES](#)

[PAGES CHOISIES](#)

[FLORILÈGE HUYSMANSIEN](#)

## ANNEXES

[BIOGRAPHIE PANORAMIQUE DE J.-K. HUYSMANS](#)

[PORTRAITS DE J.-K. HUYSMANS](#)

[LE SATANISME ET J. K. HUYSMANS](#)

[HUYSMANS INTIME](#)

[UNE SEANCE DE SPIRITISME CHEZ J.-K. HUYSMANS](#)

[SOUVENIRS SUR HUYSMANS](#)

[UNE ÉTAPE DE LA CONVERSION DE HUYSMANS](#)

[J.-K. HUYSMANS ET LE SATANISME](#)

[HUYSMANS OCCULTISTE ET MAGICIEN](#)

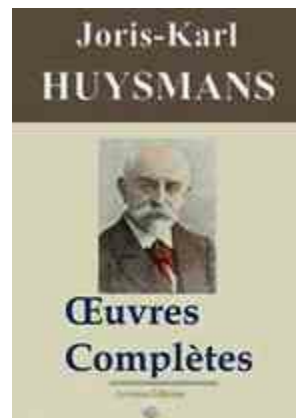
[SUR LA TOMBE DE HUYSMANS](#)

[J.-K HUYSMANS CONVERTI LITTÉRAIRE](#)

[LES LOGIS DE HUYSMANS](#)

[CAHIERS J.-K HUYSMANS 1936-1942](#)

---



Huysmans : Oeuvres complètes

Acheter l'intégralité du livre :





# PRÉFACE

S'il y a un auteur qui donne du fil à retordre à un éditeur, c'est bien Joris-Karl Huysmans, tant est complexe son vocabulaire et demeurent hors du commun son œuvre et sa personnalité.

## Un vocabulaire complexe.

D'abord influencé par le naturalisme de Zola, il finira, sans pourtant sans départir tout-à-fait, même après sa conversion, à « s'évader d'un cul-de-sac<sup>[1]</sup> » où il suffoquait. Il n'a certes pas le langage d'un Chateaubriand ou d'un Hugo. Le sien est bien moins distingué mais, sans doute parce que c'est la langue qu'il parlait et qui traduit si bien la vivacité de ses états d'âmes, cela donne des pages colorées et rythmées qui nous captivent sans nous lasser.

Huysmans est un innovateur littéraire : il joue avec la phrase et le vocabulaire<sup>[2]</sup>.

Ce magicien des mots se plaît à utiliser les métaphores et les néologismes à profusion. Des termes difficilement compréhensibles s'ils sont pris isolément mais dont le lecteur pourra heureusement en déceler le sens dans la phrase.

Il aime à se jouer du genre : ainsi *une* fleur peut devenir *un* fleur, *le* consule *la* consule. Des mots anciens ou peu usités seront préférés à leurs synonymes du vocabulaire moderne s'ils vibrent davantage dans la phrase ou lui donne une couleur plus accentuée. Il en est de même de l'usage nombreux des mots d'argot, à la mode dans les milieux distingués de la fin du 19<sup>ième</sup> siècle, ou de l'utilisation très personnelle des préfixes, des superlatifs et des mots étrangers.

Du *Thresor de la langue françoise, tant ancienne que moderne* de Jean Nicot, datant du début du 17<sup>ème</sup> siècle — le tout premier dictionnaire de la langue française — au *Dictionnaire analogique* de Boissière de 1862 qu'utilisait lui-même Huysmans, sans oublier les dictionnaires d'argot, de cuisine, des arts et métiers, de mots désuets, ... nous avons eu recours à pas moins de quatorze dictionnaires pour décrypter le vocabulaire de cet auteur exceptionnel.

Rassurez-vous, ami lecteur, nous avons fait en sorte de vous faciliter la

tâche en vous donnant de nombreuses définitions.

### L'œuvre et l'homme se confondent.

Les premiers livres, *Marthe, histoire d'une fille*, ou *les Sœurs Vatard* sont d'un Huysmans parfaitement misogyne, habitué des bas-fonds et des maisons closes. Il y manie un langage cru, obscène et dépravé.

Quelque chose d'indéfinissable nous attache cependant à cet auteur obsédé par le sexe sans amour et la pauvreté sans âme qui fait la misère.

Si comme moi, en lisant les premières œuvres de Huysmans, vous éprouvez le besoin de respirer l'air pur en dehors de ces bas-fonds, ne manquez pas ensuite, cher lecteur, de reprendre votre lecture pour découvrir peu à peu la métamorphose de l'écrivain et de son œuvre.

Car, tout en gardant un ton ironique et un humour noir, l'œuvre devient moins obsessionnellement charnelle. L'auteur semble s'apaiser, trouver un équilibre intérieur ... grâce à son chemin de conversion.

Rien décidément de figé dans l'écriture de Huysmans. Son style libéré, en racontant la vie parisienne ou les quartiers de la capitale qu'il connaissait si bien, peint de vrais tableaux qui pourraient bien inspirer des peintres en mal d'inspiration. « Riche ou pauvre, somptueuse ou mesquine, je trouve que la rue est toujours belle ! » écrit-il dans *En Ménage*.

Huysmans fut un esthète et un critique de premier plan. Dans ce domaine, ses articles sont prolifiques. Les artistes et les amateurs d'art ont de quoi se délecter. Quant aux non-initiés, ils pourront, en le prenant pour guide, apprendre à voir.

Il désignera son recueil de critiques d'art, *Certains*, comme son livre préféré. C'est l'art qui amènera Durtal, son héros, à rechercher autre chose qui le dépasse. C'est l'art qui va amener Huysmans à Dieu. Il fut pour lui un chemin vers une spiritualité qui va finir par l'absorber complètement, vers une offrande de tout son être au christianisme.

C'est d'ailleurs *A Rebours*, un livre d'esthète que les lecteurs d'aujourd'hui connaissent généralement de Huysmans. Il y décrit le parcours de des Esseintes, un trentenaire déjà vieilli et usé par une sensibilité à fleur de peaux, qui, dans sa marche à rebours, va « jouer » au chrétien. Huysmans dans la préface qu'il a écrite 20 ans après la première publication du roman écrira :

« Ce livre fut une amorce de mon œuvre catholique qui s'y trouve, tout

entière, en germe... Et ce qui complique encore la difficulté et déroute toute analyse, c'est que, lorsque j'écrivis *A Rebours*, je ne mettais pas les pieds dans une église, je ne connaissais aucun catholique pratiquant, aucun prêtre ; je n'éprouvais aucune touche divine m'incitant à me diriger vers l'Église, je vivais dans mon auge, tranquille ; il me semblait tout naturel de satisfaire les foucades de mes sens, et la pensée ne me venait même pas que ce genre de tournoi fût défendu. »

Puis il y eut *Là-Bas* dans lequel Durtal va flirter avec l'occultisme et le satanisme.

Nous le comprenons très vite : l'œuvre de Huysmans est désormais tout simplement son histoire. Elle le devient pleinement sous le nom de Durtal à partir de *En Route*, son roman confession, puis dans *La Cathédrale* et *l'Oblat*. Huysmans y est le personnage de son propre héros.

Ces quelques lignes d'*En Route* disent quel combat spirituel fut le sien :

« Mon âme est un mauvais lieu ; elle est sordide et mal famée ; elle n'a aimé jusqu'ici que les perversions ; elle a exigé de mon malheureux corps la dîme des délices illicites et des joies indues ; elle ne vaut pas cher, elle ne vaut rien ; et, cependant, près de vous, là-bas, si vous me secouriez, je crois bien que je la materais ; mais mon corps, s'il est malade, je ne puis le forcer à m'obéir ! C'est pis que tout, cela ! je suis désarmé, si vous ne me venez en aide. »

D'aucuns lui reprochent son pessimisme. Il est vrai que Huysmans a un œil constamment critique sur la société de son temps. Même converti, il gardera ce ton incisif. Mais l'esprit critique n'est-il pas l'apanage des gens très cultivés ?

Epris de vérité, Huysmans restera toute sa vie un anticonformiste. Il n'y a pas une classe de la société qu'il n'ait sévèrement et ironiquement décrite. « Contrairement à l'opinion reçue, j'estime que toute vérité est bonne à dire. » écrit-il dans *L'Art moderne*. Seuls le plain-chant, l'art médiéval et les contours restreints du cloître, en lui apportant la paix, vont être capables de l'émouvoir et trouver grâce à ses yeux.

Quoiqu'il en soit, cet anticonformisme lui valut de nombreuses critiques :

Notons celle de ce moine bénédictin de Ligugé :

« Les livres de Huysmans ne peuvent faire de bien qu'à ceux qui n'en lisent que de mauvais. <sup>[3]</sup> »

Remarquons au passage que ce propos a de quoi surprendre de la part de quelqu'un qui fait vœu d'humilité. Mais quand bien même ! si ce qu'il écrit est vrai, réjouissons-nous. Ne serait-ce pas déjà un beau résultat dont peu d'écrivains peuvent s'honorer<sup>[4]</sup> !

Il y a aussi la critique de Zola qui l'accusait de « saper le naturalisme : « Je n'admets pas que l'on change de manière et d'avis ; je n'admets pas que l'on brûle ce que l'on a adoré. »

N'est-ce pas au contraire courageux, ami lecteur, de brûler ce que l'on a adoré si l'on estime que l'on s'est trompé ?

Mais laissons Huysmans lui répondre dans la préface d'*A Rebours*.

« Je l'écoutais, pensant qu'il avait tout à la fois et raison et tort, — raison, en m'accusant de saper le naturalisme et de me barrer tout chemin, — tort, en ce sens que le roman, tel qu'il le concevait, me semblait moribond, usé par les redites, sans intérêt, qu'il le voulût ou non, pour moi.

« Il y avait beaucoup de choses que Zola ne pouvait comprendre ; d'abord, ce besoin que j'éprouvais d'ouvrir les fenêtres, de fuir un milieu où j'étouffais ; puis, le désir qui m'appréhendait de secouer les préjugés, de briser les limites du roman, d'y faire entrer l'art, la science, l'histoire, de ne plus se servir, en un mot, de cette forme que, comme d'un cadre pour y insérer de plus sérieux travaux. Moi, c'était cela qui me frappait surtout à cette époque, supprimer l'intrigue traditionnelle, voire même la passion, la femme, concentrer le pinceau de lumière sur un seul personnage, faire à tout prix du neuf. »

Huysmans était devenu incollable sur la vie des saints et sur la liturgie. Les lecteurs d'aujourd'hui que nous sommes, si souvent incrédules et ignorants en culture religieuse, vont trouver peut-être laborieux certains passages de *En Route*, de *la Cathédrale* ou de *l'Oblat*.

Aussi je vous invite à « ouvrir vos fenêtres » comme l'a fait Huysmans, en vous plongeant dans son œuvre avec l'esprit dégagé, repoussant tout a priori culturel et spirituel.

Nul doute que vous découvrirez, comme je l'ai fait, une œuvre hors du commun. Car enfin J.-K. Huysmans, l'auteur honnête et passionné qui parle de tout et bouscule tout avec un sens profond des choses intimes, a certainement quelque chose à dire à chacun de nous.

Je laisse notre auteur conclure :



« Comment apprécier, d'ailleurs, l'œuvre d'un écrivain, dans son ensemble, si on ne la prend dès ses débuts, si on ne la suit pas à pas ; comment surtout se rendre compte de la marche de la Grâce dans une âme si l'on supprime les traces de son passage, si l'on efface les premières empreintes qu'elle a laissées ? » (Préface de *A Rebours*)

Isabelle de Kergrist

# LES ROMANS ET NOUVELLES

Joris-Karl Huysmans : Œuvres complètes



# MARTHE, HISTOIRE D'UNE FILLE

ROMAN

Version illustrée

Arvensa éditions 2016



[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques et suggestions :

[editions@arvensa.com](mailto:editions@arvensa.com)

ou rendez-vous sur :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

MARTHE, HISTOIRE D'UNE FILLE



Publication originale : 1876

Edition sous la direction de : Isabelle de Kergrist

Illustrations : Bernard Naudin

Annotations : I de K

Traitement des images : Marc M.

Ouvrage de référence : Éditions G. Gay (Bruxelles) 1876.

©Arvensa® Editions 2016

---

MARTHE, HISTOIRE D'UNE FILLE

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

---

# Table des matières

[Avant-propos](#)

[Préface](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[V](#)

[VI](#)

[VII](#)

[VIII](#)

[IX](#)

[X](#)

[XI](#)

[XII](#)



---

MARTHE, HISTOIRE D'UNE FILLE

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

---

## Avant-propos

« Achevé d'imprimer à Bruxelles pour Jean Gay, éditeur, le douzième jour de septembre 1876, par les soins de Félix Callewaert, père, imprimeur, » ce livre a été mis en vente, le 1er octobre suivant à Bruxelles.

Vers le milieu du mois d'août de la même année, je me trouvais, dans cette ville en train de surveiller l'impression de *Marthe*, lorsque j'appris que M. de Goncourt se proposait de faire paraître un roman dont le sujet pouvait ressembler au mien : *la Fille Élisabeth*. J'ajouterai que les bruits annonçant l'apparition de ce livre pour le 1er novembre 1876 étaient faux, puisque *la Fille Élisabeth* n'a été mise en vente que le 20 mars 1877, à Paris.

Quoi qu'il en fût, j'eus peur d'être devancé et, hâtant la toilette imprimée de *Marthe*, je fis inscrire, à sa dernière page, l'acte de naissance mentionné plus haut.

Ce volume, le premier roman que j'ai écrit, a été épuisé en quelques jours. Le prix élevé qu'il a rapidement atteint n'en permet plus l'achat qu'aux amateurs de livres rares. M. Derveaux a pensé que les personnes qui avaient voulu s'intéresser aux *Sœurs Vatard* seraient peut-être satisfaites de pouvoir se procurer aisément ce roman naturaliste du même auteur. Tel est le motif qui a décidé l'édition française de *Marthe*.

J'ai eu, je l'avoue, l'intention de la refaire de fond en comble ; il m'a semblé que je l'écrirais maintenant dans une langue moins tourmentée et plus facile, puis j'ai voulu qu'elle restât telle qu'elle était, qu'elle gardât ses défauts et ses audaces de jeunesse ; j'ai surtout voulu qu'on ne m'accusât point d'y avoir changé un mot depuis la venue postérieure du roman de M. de Goncourt.

Je crois inutile de discuter maintenant sur le sujet qu'il m'a plu de traiter. Les clameurs indignées que les derniers idéalistes ont poussées dès l'apparition de *Marthe* et des *Sœurs Vatard* ne m'ont guère ému.

Je fais ce que je vois, ce que je sens et ce que j'ai vécu, en l'écrivant du mieux que je puis, et voilà tout.

Cette explication n'est pas une excuse, c'est simplement la constatation

du but que je poursuis en art.



---

MARTHE, HISTOIRE D'UNE FILLE

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

---

## Préface

[5]

... Les filles comme Marthe ont cela de bon qu'elles font aimer celles qui ne leur ressemblent pas ; elles servent de repoussoir à l'honnêteté...

(MARTHE. — Dernier chapitre.)

---

---

MARTHE, HISTOIRE D'UNE FILLE

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

---

---



— Tiens, vois-tu, petite, disait Ginginet, étendu sur le velours pisseux de la banquette, tu ne chantes pas mal, tu es gracieuse, tu as une certaine entente de la scène, mais ce n'est pas encore cela. Écoute-moi bien, c'est un vieux cabotin, une roulure de la province et de l'étranger qui te parle, un vieux loup de planche, aussi fort sur les tréteaux qu'un marin sur la mer, eh bien ! tu n'es pas encore assez canaille ! ça viendra, bibiche, mais tu ne donnes pas encore assez moelleusement le coup des hanches qui doit pimenter le « boum » de la grosse caisse. Tiens, vois, j'ai les jambes en branches de pincettes faussées, les bras en ceps de vigne, j'ouvre la gueule comme la grenouille d'un tonneau, je fais le mille pour les palets de plomb, vlan ! la cymbale claque, je remue le tout, je râpe le dernier mot du couplet, je me gargarise d'une roulade ratée, j'empoigne le public. C'est ce qu'il faut. Allons, dégosille ton couplet, je t'apprendrai, à mesure que tu le goualeras, les nuances à observer. Une, deux, trois, attention, papa entrouvre son tube auriculaire, papa t'écoute.

— Dites-donc, Mademoiselle Marthe, voilà une lettre que l'ouvreuse m'a dit de vous remettre, grasseya une grosse fille roupieuse <sup>[6]</sup>.

— Ah ! elle est bien bonne, s'écria l'enfant ; regarde donc, Ginginet, ce

que je viens de recevoir, c'est pas poli, sais-tu ?

Le comédien déploya le papier et les coins de ses lèvres remontèrent jusqu'aux ailes de son nez, découvrant des gencives frottées de rouge, faisant craquer le masque de fard et de plâtre qui lui vernissait la face.

— C'est des vers, clama-t-il, visiblement alarmé, autrement dit, celui qui te les envoie est un homme sans le sou. Un monsieur bien n'envoie pas de vers !

Les camarades s'étaient rassemblés pendant ce colloque. Il faisait ce soir-là un froid polaire, les coulisses avec leurs courants d'air étaient glaciales ; tous les histrions se pressaient devant un feu de coke qui flambait dans la cheminée.

— Qu'est-ce que c'est que ça, dit une actrice, insolemment décolletée du haut en bas ?

— Oyez, dit Ginginet, et il lut, au milieu de l'attention générale, le sonnet suivant :

#### A UNE CHANTEUSE

Un fifre qui piaule et siffle d'un ton sec,  
Un basson qui nasille, un vieux qui s'époumone  
A cracher ses chicots dans le cou d'un trombone,  
Un violon qui tinte ainsi qu'un vieux rebec

Un flageolet poussif dont on suce le bec,  
Un piston grincheux, la grosse caisse qui tonne,  
Tel est, avec un chef pansu comme une tonne,  
Scrofuleux, laid enfin à tenir en échec

La femme la plus apte aux amoureuses lices,  
L'orchestre du théâtre. — Et c'est là cependant  
Que toi, mon seul amour, toi, mes seules délices,

Tu brames tous les soirs d'infâmes ritournelles  
Et que, la bouche en cœur, l'œil clos, le bras pendant,  
Tu souris aux voyous, ô la Reine des belles !

Et ce n'est pas signé !

— Dis donc, Ginginet, cela s'appelle casser du sucre sur la tête du chef

d'orchestre ; il faudra lui montrer ces « versses, » ça le fera rogner, ce racleur !

— Allons, mesdames, en scène, cria un monsieur vêtu d'un chapeau noir et d'un macfarlane<sup>[7]</sup> bleu ; en place, l'orchestre commence !

Les femmes se levèrent, jetèrent un manteau sur leurs épaules nues, se secouèrent toutes frissonnantes et, suivies par les hommes qui

interrompaient leur pipe ou leur partie de bézigue<sup>[8]</sup>, s'en furent à la queue leu leu par la petite porte qui donnait accès dans les coulisses.

Le pompier de service était à son poste et, bien qu'à moitié mort de froid, il avait des flambes dans les yeux quand il regardait le dessous des jupes de quelques danseuses égarées dans cette revue. Le régisseur frappa les trois coups, la toile se leva lentement, découvrant une salle bondée de monde.

A n'en pas douter, le spectacle le plus intéressant n'était pas sur la scène, mais bien dans la salle. Le théâtre de Bobino, dit Bobinche, n'était point rempli, comme ceux de Montparnasse, de Grenelle et des autres anciennes banlieues, par des ouvriers qui voulaient écouter sérieusement une pièce. Bobino avait pour clientèle, les étudiants et les artistes, une race bruyante et gouailleuse si jamais il en fût. Ils ne venaient point dans cette cahute, tapissée de méchant papier amarante, pour se pâmer aux lourds mélodrames ou aux folles revues, ils venaient pour crier, rire, interrompre la pièce, s'amuser enfin ! Aussi le rideau fut-il à peine remonté que les braiments commencèrent ; mais Ginginet n'était pas homme à s'émouvoir pour si peu, sa longue carrière dramatique l'avait accoutumé aux vacarmes et aux huées. Il salua gracieusement ceux qui l'interrompaient, conversa avec eux, entremêlant son rôle de boutades à l'adresse des braillards : bref il se fit applaudir. La pièce marchait cependant assez mal, elle clopinait dès la seconde scène. La salle recommença à tempêter. Ce qui la délecta, ce fut surtout l'entrée d'une actrice énorme dont le nez marinait dans un lac de graisse. La tirade éjaculée par la bonde de cette cuve humaine, fut scandée à grands renforts de « larifla, fla, fla. » La pauvre femme était ahurie et ne savait si elle devait rester ou fuir. Marthe parut : le charivari cessa.

Elle était charmante avec son costume qu'elle avait elle-même découpé dans des moires et des soies à forfait. Une cuirasse rose, couturée de fausses perles, une cuirasse d'un rose exquis, de ce rose faiblissant et

comme expiré des étoffes du Levant, serrait ses hanches mal contenues dans leur prison de soie ; avec son casque de cheveux opulemment roux, ses lèvres qui titillaient, humides, voraces, rouges, elle enchantait, irrésistiblement séduisante !

Les deux plus intrépides hurleurs qui se répondaient de l'orchestre au paradis, avaient cessé leurs cris : « anneau brisé, la sûreté des clefs, cinq centimes, un sou ! orgeat, limonade, bière ! » Soutenue par le souffleur et par Ginginet, Marthe fut applaudie à outrance. Dès que sa romance fut versée, le brouhaha reprit plus furieusement. Le peintre qui siégeait aux stalles du bas, et l'étudiant en vareuse rouge qui nichait en haut, au poulailler, s'égosillèrent de plus belle, en lazzis et en calembredaines, à la grande joie des spectateurs que la pièce ennuyait à mourir.

Accotée près de la rampe, à l'un des portants, Marthe regardait la salle et se demandait lequel de ces jeunes gens avait pu lui adresser la lettre, mais tous les yeux étaient braqués sur elle, tous flamboyaient en l'honneur de sa gorge ; il lui fut impossible de découvrir parmi tous ces admirateurs celui qui lui avait envoyé le sonnet.

La toile tomba sans que sa curiosité fût assouvie.

Le lendemain soir, les acteurs étaient d'humeur massacrate, ils s'attendaient à un nouveau vacarme et le Directeur qui remplissait les fonctions de régisseur, vu l'absence des fonds, se promenait fiévreusement sur la scène, attendant que le rideau se levât.

Il se sentit soudain frappé sur l'épaule et, se retournant, se trouva face à face avec un jeune homme qui lui serra la main et, très calme, dit :

— Vous vous portez toujours bien ?

— Mais... mais oui... pas mal... et vous ?

— Ça boulotte, je vous remercie. Maintenant entendons-nous : vous ne me connaissez pas, moi non plus. Eh bien ! je suis journaliste et j'ai l'intention d'écrire un article mirifique sur votre théâtre.

— Ah ! enchanté, bien ravi, certainement ! mais dans quel journal écrivez-vous ?

— Dans la *Revue mensuelle*.

— Connais pas. Et ça paraît quand ?

— Généralement tous les mois.

— Enfin... asseyez-vous donc ?

— Je vous remercie, mais je n'en profiterai pas.

Et il s'en fut dans le foyer où jacassaient les acteurs et les actrices.

C'était un habile homme que le nouveau venu ! Il dit un mot aimable à l'un, un mot aimable à l'autre, promit à tout le monde un article gracieux, à Marthe surtout qu'il regardait d'un œil si goulu qu'elle n'eut pas de peine à deviner qu'il était l'auteur de la lettre.

Il revint les jours suivants, lui fit la cour ; bref, il parvint un soir à l'entraîner chez lui.

Ginginet, qui surveillait le manège du jeune homme, entra dans une furieuse colère qu'il épancha, à grands flots, dans le sein de Bourdeau, son collègue et ami.

Tous deux s'étaient attablés dans un cabaret des plus borgnes, pour boire chopine ensemble. Je dois à la vérité de dire que Ginginet s'était teint, depuis l'après-midi, la gargamelle d'un rouge des plus vifs ; il prétendait avoir dans la gorge des dunes qu'il arrosait à grandes vagues de vin ; bientôt il pencha, pencha la tête sur la table, trempa son nez dans le verre et, sans s'adresser à son compagnon qui dormassait plus ivre que lui peut-être, il éructa un monologue pointillé et haché par une série de soubresauts et de hoquets.

Bête, la petite, très bête, supérieurement bête, ah ! mais oui ! prendre un amant c'est bien s'il est riche ; mieux vaut sans cela garder le vieux museau de Ginginet — pas beau, c'est vrai — Ginginet — pas jeune, c'est encore vrai, — mais artiste lui ! artiste ! et elle lui préfère un greluchon qui fait des vers ! un métier de crève-la-faim ! c'est clair, comme ma voix — pas ce soir par exemple — je suis rogomme <sup>[9]</sup> comme tout — ça me rappelle tout ça la chanson que je chantais à Amboise quand j'étais premier ténor au Grand-Théâtre, ma gloire passée, quoi ! — la chanson de « ma femme et de mon parapluie. » Étaient-ils bêtes, au reste, ces couplets ! comme si une poupée et un landau à baleines c'était pas la même chose ! tous les deux se retournent et vous lâchent quand il fait mauvais ! Eh ! Bourdeau, écoute donc, je te disais que j'étais un père pour elle, un père noble qui la laissait battre de l'œil devant les jeunes gens riches, mais devant des pauvres, devant des raffalés comme ça, pouah ! zut ! raca ! je deviens père sérieux ; et ému jusqu'aux larmes, Ginginet accentua son soliloque par un vigoureux coup de poing sur la table, qui fit moutonner le vin dans son verre et éclaboussa son vieux masque pelé de larges gouttes rouges. — Il pleut dehors, il pleut dedans, poursuivit-il, bonsoir la compagnie, je vais me coucher. Eh ! Bourdeau, eh ! las-d'aller <sup>[10]</sup> ! lève-toi, c'est ton

camarluche <sup>[11]</sup> qui t'appelle ! ça se chantait autrefois à Amboise, je ne sais plus sur quel air par exemple. — Ah ! sambregois ! quel coffre, quel creux j'avais alors ! ô malheur de malheur ! dire que tout cela est parti en même temps que mes cheveux ! Eh toi, loufiat, cria-t-il au garçon, voilà de la braise <sup>[12]</sup>, éteins-la, il y a cinq chopines à payer et en avant les paladins ! et quant aux bourgeois, lanturlu !

Et ce disant, il harpa par le bras gauche Bourdeau qui butait des savates, rossignolait du nez, bedonnait du ventre, dandinait de la hure, chantait à gueule-que-veux-tu, l'éloge des guimbardes et des grands vins !



---

**MARTHE, HISTOIRE D'UNE FILLE**[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)

---



Après dix ans de luttes stériles et de misères impatientement supportées, Sébastien Landousé, artiste peintre, se maria, au moment où il commençait à être connu du public, avec Florence Herber, ouvrière en perles fausses. Malheureusement sa santé, déjà ébranlée par des amours et des labeurs excessifs, chancela de jours en jours, si bien qu'après une maladie de poitrine qui l'étendit pendant six grands mois sur son lit, il mourut et fut enterré, faute d'argent, dans l'un des recoins de la fosse commune.

Apathique et veule par tempérament, sa femme se redressa sous le coup qui la frappait, se mit vaillamment à l'ouvrage, et quand Marthe, sa fille, eût atteint sa quinzième année et terminé son apprentissage, elle mourut à son tour et fut, ainsi que son homme, enterrée au hasard d'un cimetière.



Marthe gagnait alors, comme ouvrière en perles fausses, un salaire de quatre francs par jour, mais le métier était fatigant et malsain et souvent elle ne pouvait l'exercer.

L'imitation de la perle se fabrique avec les écailles de l'ablette, pilées et réduites en une sorte de bouillie qu'un ouvrier tourne et retourne sans trêve. L'eau, l'alcali, les squames du poisson, le tout se gâte et devient un foyer d'infection à la moindre chaleur, aussi prépare-t-on cette pâte dans une cave. Plus elle est vieille, plus précieuse elle est. On la conserve dans des carafes, soigneusement bouchées, et l'on renouvelle de temps à autre le bain d'ammoniaque et d'eau.

Comme chez certains marchands de vins, les bouteilles portent la mention de l'année où elles furent remplies ; ainsi que la purée septembrale, cette purée qui luit se bonifie avec le temps. A défaut d'étiquettes, on reconnaîtrait d'ailleurs les jeunes flacons des vieux, les premiers semblent étamés de gris-noirs, les autres semblent lamés de vif-argent. Une fois cette compote bien dense, bien homogène, l'ouvrière doit, à l'aide d'un chalumeau, l'insuffler dans des globules de verre ronds ou ovales, en forme de boules ou de poires, selon la forme de la perle, et laver le tout à l'esprit-de-vin, qu'elle souffle également avec son chalumeau. Cette opération a pour but de sécher l'enduit ; il ne reste plus dès lors, pour donner le poids et maintenir le tain du verre, qu'à faire égoutter dans la perle des larmes de cire vierge. Si son orient est bien argenté de gris, si elle est seulement ce que le fabricant appelle un article demi-fin, elle vaut, telle quelle, de 3 francs à 3 fr. 50.

Marthe passait donc ses journées à remplir les boules et, le soir, quand sa tâche était terminée, elle allait à Montrouge, chez le frère de sa mère, un ouvrier luthier, ou bien rentrait chez elle et, glacée par la froideur de ce logement vide, se couchait au plus vite, s'essayant à tuer par le sommeil la tristesse des longues soirées claires.

C'était, au reste, une singulière fille. Des ardeurs étranges, un dégoût de métier, une haine de misère, une aspiration malade d'inconnu, une désespérance non résignée, le souvenir poignant des mauvais jours sans pain, près de son père malade ; la conviction, née des rancunes de l'artiste dédaigné, que la protection acquise aux prix de toutes les lâchetés et de toutes les vilénies est tout ici-bas ; une appétence de bien-être et d'éclat, un alanguissement morbide, une disposition à la névrose qu'elle tenait de son père, une certaine paresse instinctive qu'elle tenait de sa mère, si

brave dans les moments pénibles, si lâche quand la nécessité ne la tenaillait point, fourmillaient et bouillonnaient furieusement en elle.

L'atelier n'était malheureusement pas fait pour raffermir son courage à bout de force, pour relever sa vertu aux abois.

Un atelier de femmes, c'est l'antichambre de Saint-Lazare. Marthe ne tarda pas à s'aguerrir aux conversations de ses compagnes ; courbées tout le jour sur le bol d'écaillés, entre l'insufflation de deux perles, elles devisaient à perte de vue. A vrai dire, la conversation variait peu ; toujours elle roulait sur l'homme. Une telle vivait avec un monsieur très bien, recevait tant par mois, et toutes d'admirer son nouveau médaillon, ses bagues, ses boucles d'oreilles ; toutes de la jalouser et de pressurer leurs amants pour en avoir de semblables. Une fille est perdue dès qu'elle voit d'autres filles : les conversations des collégiens au lycée ne sont rien près de celles des ouvrières ; l'atelier, c'est la pierre de touche des vertus, l'or y

est rare, le cuivre abondant. Une fillette ne choppe <sup>[13]</sup> pas, comme le disent les romanciers, par amour, par entraînement des sens, mais beaucoup par orgueil et un peu par curiosité. Marthe écoutait les exploits de ses amies, leurs doux et meurtriers combats, l'œil agrandi, la bouche brûlée de fièvre. Les autres riaient d'elle et l'avaient surnommée « la petite serine. » A les entendre, tous les hommes étaient parfaitement imbéciles ! Une telle s'était moquée de l'un deux, la veille au soir, et l'avait fait poser à un rendez-vous ; il n'en serait que plus affamé ; une autre faisait le malheur de son amant, qui l'aimait d'autant plus qu'elle lui était moins fidèle ; toutes trompaient leurs servants ou les faisaient toupiller comme des tontons, et toutes s'en faisaient gloire ! Marthe ne rougissait déjà plus des gravelures qu'elle entendait, elle rougissait de n'être pas à la hauteur de ses compagnes. Elle n'hésitait déjà plus à se donner, elle attendait une occasion propice. D'ailleurs, la vie qu'elle menait lui était insupportable. Ne jamais rire ! Ne jamais s'amuser ! N'avoir pour distraction que la maison de son oncle, une bicoque, louée à la semaine, où s'entassaient, pêle-mêle, oncle, tante, enfants, chiens et chats. Le soir on jouait au loto, à ce jeu idéalement bête, et l'on marquait les quines avec des boutons de culotte ; les jours de grande fête, on buvait un verre de vin chaud entre les parties, et l'on écosait parfois des marrons grillés ou des châtaignes bouillies. Ces joies de pauvres l'exaspéraient et elle préférait encore aller chez une de ses amies qui vivait en concubinage avec un homme. Mais tous deux étaient

jeunes et ne se lassaient de s'embrasser. La situation d'un tiers dans ces duos est toujours ridicule, aussi les quittait-elle, plus attristée et plus agacée que jamais ! Oh ! elle en avait assez de cette vie solitaire, de cet éternel supplice de Tantale, de ce prurit invincible de caresses et d'or ! Il fallait en finir, et elle y songeait. Elle était suivie, tous les soirs, par un homme déjà âgé qui lui promettait monts et merveilles, et un jeune homme qui habitait dans sa maison, à l'étage au-dessous, la frôlait dans l'escalier et lui demandait doucement pardon quand son bras effleurait le sien. Le choix n'était pas douteux. Le vieux l'emportait, dans cette balance du cœur, où l'un ne pouvait mettre que sa bonne grâce et sa jeunesse et où l'autre jetait l'épée de Brennus : le bien-être et l'or ! Il avait aussi un certain ton d'homme bien élevé qui flattait la jeune fille, par ce motif que ses compagnes n'avaient pour amants que des rustres, des calicots ou des commis de quincaillerie. Elle céda... n'ayant seulement pas pour excuse ces passions qui font crier sous le feu et s'abandonner corps et âme... Elle céda et fut profondément dégoûtée. Le lendemain, cependant, elle raconta à ses camarades sa défaillance, qu'elle regrettait alors ! Elle se montra fière de sa vaillantise et, devant tout l'atelier, prit le bras du vieux polisson qui l'avait achetée ! Mais son courage ne fut pas de longue durée ; ses nerfs se rebellèrent et, un soir, elle jeta à la porte argent et vieillard, et se résolut à reprendre sa vie d'autrefois. C'est l'histoire de ceux qui fument et qui, malades d'écœurement, jurent de ne plus recommencer et recommencent jusqu'à ce que l'estomac consente à se laisser dompter. Après une pipe, une autre ; après un amant, un second. Cette fois, elle voulut aimer un jeune homme, comme si cela se commandait ! Celui-là l'aima... presque, mais il fut si doux et si respectueux qu'elle s'acharna à le faire souffrir. Ils finirent par se séparer d'un commun accord. — Oh ! alors, elle fit comme les autres ; une semaine, trois jours, deux, un, la rassasièrent avec leur importunité des caresses subies. Sur ces entrefaites, elle tomba malade et, dès qu'elle se rétablit, fut abandonnée par son amant ; pour comble de malheur, le médecin lui ordonna expressément de ne pas continuer son métier de souffleuse de perles. Que faire alors ? Que devenir ? C'était la misère, d'autant plus opprimante que le souvenir du bien-être qu'elle avait goûté avec son premier homme lui revenait sans cesse. Elle s'essaya dans d'autres professions, mais les faibles salaires qu'elle obtint la détournèrent de tenter de nouveaux efforts. Un beau soir, la faim la roula dans la boue des priapées ; elle s'y étendit de tout son long et ne se releva point.

Elle allait alors à vau-l'eau, mangeant à même ses gains de hasard, souffrant le jeûne quand la bise soufflait. L'apprentissage de ce nouveau métier était fait ; elle était passée vassale du premier venu, ouvrière en passions. Un soir, elle rencontra dans un bal où elle cherchait fortune en compagnie d'une grande gaupe, à la taille joncée et aux yeux couleur de terre de sienne, un jeune homme qui semblait en quête d'aventures. Marthe, avec sa bouche aux rougeurs de groseille, sa petite moue câline alors qu'il la lutina, sa prestance de déesse de barrière, son regard qui se mourait, en brûlant, affama ce naïf, qu'elle emmena chez elle. Cet accident devint bientôt une habitude. Ils finirent même par vivre ensemble. Chassés d'hôtels en hôtels, ils se blottirent dans un affreux terrier situé rue du Cherche-Midi.

Cette maison avait toutes les allures d'un bouge. Porte rouilleuse, zébrée de sang de bœuf et d'ocre, long corridor obscur dont les murs suintaient des gouttes noires comme du café, escalier étrange, criant à chaque pesée de bottes, imprégné des immondes senteurs des éviers et de l'odeur des latrines dont les portes battaient à tous les vents. Ce fut au troisième étage de ce logis qu'ils choisirent une chambre, tapissée de papier à fleurs, éraillé par endroits, laissant couler par d'autres une pluie fine de plâtre. Il n'y avait même plus dans cet habitacle les vases d'albâtre et de porcelaine peinte, la pendule sans aiguilles, la glace piquée par des chiures de mouches ; il n'y avait même plus ce dernier luxe des hôtels garnis, la gravure coloriée de Napoléon blessé au pied et remontant à cheval ; les murs déshabillés pissaient des gouttelettes jaunes et le carreau, avec ses plaques de vernis écarlate, semblait une peau malade marbrée d'érosions rouges. Pour tout mobilier, un lit en bois sale, une table sans tiroir, des rideaux de perse bitumés et raidis par la crasse, une chaise sans fond et un vieux fauteuil qui se rigolait seul, près de la cheminée, riant par toutes ses crevasses, tirant, comme pour les narguer, ses langues de crin noir par toutes les fentes de ses gueules de velours.

Ils y restèrent pendant huit semaines, vivant d'expédients, buvant et mangeant d'inénarrables choses. Marthe commençait à envier un autre sort, quand elle découvrit qu'elle était enceinte de plusieurs mois. Elle fondit en larmes, avoua à son amant que l'enfant n'était pas de lui, dit qu'elle lui rendait toute sa liberté, se l'attacha irrémédiablement par cette feinte et, d'accord avec le malheureux, se résolut à se priver du superflu pour mettre de côté la somme nécessaire à son accouchement.

Ils n'en eurent point la peine — une chute qu'elle fit dans l'escalier accéléra sa délivrance. Par une claire nuit de décembre, alors qu'ils n'avaient le sou, ni l'un, ni l'autre, elle ressentit les premières douleurs de l'enfantement. Le jeune homme se précipita dehors, en quête d'une sage-femme qu'il ramena sur l'heure.

— Mais on gèle ici, cria cette providence à cabas, en entrant dans la chambre ; il faudrait allumer du feu.

Craignant que si cette femme devinait leur misère elle ne demandât à être payée d'avance, Marthe pria son amant de chercher la clef de la cave au bois, — elle devait être dans la poche de sa robe ou sur la cheminée. L'autre était tellement ébahi qu'il cherchait presque sérieusement cette clef, quand Marthe se raidit, poussa un long gémissement et retomba, inerte et blanche, sur le grabat. — Elle venait de mettre au monde une petite fille.

La sage-femme nettoya l'enfant, l'enveloppa et s'en fût, annonçant qu'elle reviendrait le lendemain au jour.

La nuit fut invraisemblablement triste. La fille gémissait et se plaignait de ne pouvoir dormir ; le garçon, mourant de froid, s'était assis sur le fauteuil et berçait la mioche, qui vagissait de lamentable façon. Vers trois heures, la neige tomba, le vent se prit à mugir dans le corridor, ébranlant les fenêtres mal jointes, souffletant la bougie qui coulait éperdue, chassant de la cheminée les cendres qui volèrent dans la pièce. L'enfant était gelée et avait faim ; pour comble de malheur, ses langes se défirent et, rendu inhabile par ces rafales qui lui glaçaient les mains, le jeune homme ne put jamais parvenir à les remettre. Détail trivialement horrible, cette chambre sans feu le rendit malade et il ne sut plus que devenir, la pauvrete criant de plus en plus fort dès qu'il ne la berçait point.

Le résultat de cette veillée fut que l'enfant et l'homme moururent : l'une de faiblesse et de froid, l'autre d'une incomparable hydropisie que cette nuit hâta. Seule, la fille sortit de la tourmente, plus fraîche et plus affriolante que jamais. Elle vécut pendant quelque temps, à l'affût des carrefours, jusqu'au soir où, découragée et ne trouvant plus elle-même de boue où ramasser son pain, elle fit la rencontre d'une ancienne camarade de fabrique. Celle-là n'avait pas eu besoin de toucher un récif, elle avait sombré en pleine mer, corps et biens. Cet incident décida du sort de Marthe. L'autre lui vanta les profits de sa condition ; elle but deux verres de trop, accompagna son amie jusqu'au bord de l'ancre, y hasarda un pied,

croyant pouvoir le retirer quand bon lui semblerait.

Le lendemain elle était servante attirée d'une buvette d'amour.



---

---

MARTHE, HISTOIRE D'UNE FILLE

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

---

---



Encore qu'elle bût jusqu'à en mourir, pour oublier l'abominable vie qu'elle menait, elle n'avait pu se résigner à cette abdication d'elle-même, à cette gêne infrangible, à cet odieux métier qui n'admettait ni répugnance, ni lassitude.

Elle n'avait pu oublier encore, dans le morne abrutissement des ripailles, cette terrible vie qui vous jette, de huit heures du soir à trois heures du matin, sur un divan ; qui vous force à sourire, qu'on soit gaie ou triste, malade ou non ; qui vous force à vous étendre près d'un affreux ivrogne, à le subir, à le contenter, vie plus effroyable que toutes les géhennes rêvées par les poètes, que toutes les galères, que tous les

pontons, car il n'existe pas d'état, si avilissant, si misérable qu'il puisse être, qui égale en abjects labeurs, en sinistres fatigues, le métier de ces malheureuses !

Les angoisses, les dégoûts de cette fille s'étaient ravivés ce soir-là. Elle gisait depuis vingt minutes, éboulée sur un amas de coussins, paraissant écouter le caquetage de ses compagnes, tremblant au moindre bruit de pas.

Elle se sentait écoeurée et lasse, comme au sortir de longues crapules. Par instants, ses douleurs semblaient s'apaiser et elle regardait d'un œil ébloui les splendeurs qui l'entouraient. Ces girandoles de bougies, ces murs tendus de satin, d'un rouge mat, gaufré de fleurs en soie blanche, miroitant comme des grains d'argent, dansaient devant ses yeux et pétillaient comme de blanches étincelles sur la pourpre d'un brasier ; puis sa vue se rassérénait et elle se voyait, dans une grande glace à cadre de verre, prostrée impudemment sur une banquette, coiffée comme pour aller au bal, les chairs relevées de dentelles pimentées d'odeurs fortes.

Elle ne pouvait croire que cette image fût la sienne. Elle regardait avec étonnement ses bras poudrés de perline, ses sourcils charbonnés, ses lèvres rouges comme des viandes saignantes, ses jambes revêtues de bas de soie cerise, sa poitrine ramassée et peureuse, tout l'appât troublant de ses chairs qui frissonnaient sous les fanfioles du peignoir. Ses yeux l'effrayèrent, ils lui parurent, dans leur cerne de pensil, s'être creusés bizarrement et elle découvrit, dans leur subite profondeur, je ne sais quelle expression enfantine et canaille qui la fit rougir sous son fard.

Puis, elle regardait avec hébètement les poses étranges de ses camarades, des beautés falotes et vulgaires, des caillettes agaçantes, des hommages et des maigriottes, étendues sur le ventre, la tête dans les mains, accroupies comme des chiennes, sur un tabouret, accrochées comme des oripeaux, sur des coins de divans, les cheveux édifiés de toutes sortes : spirales ondées, frisons crépelés, boucles rondissantes, chignons gigantesques, constellés de marguerites blanches et rouges, de torsades de fausses perles, crinières noires ou blondes, pommades ou poudrées d'une neige de riz.

Les peignoirs sans manches, rattachés aux épaules par des pattes rubantées <sup>[14]</sup> de soie tendre, flottaient larges et laissaient entrevoir, sous leur diaphane ampleur, l'affriolante nudité des corps.



Les bijoux papillotaient, les rubis et les strass arrêtaient au passage des filées de lumière et, debout devant une glace, tournant le dos à la porte, une femme, les bras levés, enfonçait une épingle dans la sombre épaisseur de sa chevelure.

Son grand peignoir de gaze remontait avec le mouvement de ses bras et laissait un large espace entre sa pâle vapeur et le granit des chairs ; les seins se redressaient aussi dans cet enlèvement des coudes et leurs orbes bombaient, blancs et durs, dans des frises de rosettes. Une raie filant de la nuque, un peu renversée, se brisait dans ces plis ondulants qui relient les hanches et, sillonnée d'une courbure profonde, la croupe renflait ses neigeuses rondeurs sur deux jambes que rosait au-dessus du genou le serré des jarretières.

Et dans ce salon, tout imprégné des odeurs furieuses de l'ambre et du patchouli, c'était un vacarme, un brouhaha, un tohu-bohu ! Des rires éclataient, semblables à des escopetteries, des disputes se croisaient en tous sens, charriant, dans leurs flots précipités, des roulements d'ignominies et d'ordures.

Soudain un coup de timbre retentit. Le silence se fit comme par enchantement. Chacune s'assit, et celles qui dormaient sur les banquettes se réveillèrent en sursaut et se frottèrent les yeux, s'efforçant de rallumer pour une seconde la flamme de leur regard, alors qu'un passager montait sur le pont pour embarquer.

La porte s'ouvrit, et deux jeunes gens entrèrent dans la pièce.

La débutante baissait la tête, s'effaçant du mieux qu'elle pouvait, tâchant de se faire petite pour n'être pas remarquée, fixant obstinément les rosaces du tapis, sentant le regard de ces hommes fouiller sous la gaze.

Oh ! qu'elle les méprisait ces gens qui venaient la voir ! Elle ne comprenait pas que la plupart de ceux qui s'attardaient près d'elle, venaient oublier, dans l'énervement de sa couche, de persistants ennuis, de saignantes rancunes, d'interminables douleurs ; elle ne comprenait pas qu'après avoir été trompés par les femmes qu'ils aimaient, après avoir humé des vins capiteux dans les verres de mousseline et s'être déchiré les lèvres aux éclats de ces verres, la plupart ne voulaient plus boire que des vins frelatés dans les chopes épaisses des cabarets !

L'un de ces hommes lui fit signe. Elle ne bougeait, implorant du regard ses compagnes, mais toutes riaient et se gaussaient d'elle ; seule, Madame la fixait de son œil mort. Elle eut peur, se leva, comme ces mules qui, après

s'être butées, s'élançant tout à coup sous le cinglement d'un coup de fouet ; elle traversa le salon, trébuchante, assourdie par une grêle de cris et d'éclats de rire.

Elle montait l'escalier, s'appuyant au mur, sentant d'amères nausées lui battre la poitrine comme une houle ; une bonne ouvrit la porte et s'effaça pour les laisser passer.

Il entra, et elle, défaillante, laissa retomber derrière elle la lourde portière.

Elle se réveilla le lendemain, soûle d'ignominie, et n'eut qu'un but, qu'une idée, s'échapper de l'immonde maison, aller oublier au loin d'inoubliables maux.

L'atmosphère de cette chambre, alourdie par les émanations musquées des maquillages, ces fenêtres cadencées, ces tentures épaisses, tiédies au souffle des charbons encore roses, ce lit démembré et saccagé par le pillage des nuits, la dégoûtèrent jusqu'au vomissement. Tout le monde dormait : elle s'habilla, descendit l'escalier en toute hâte, tira les verrous, et s'élança dans la rue. Ah ! alors, elle respira ! Elle marchait au hasard, ne pensant à rien. Elle était comme ivre. Soudain, le sentiment de ses maux la poigna, elle se rappela qu'elle fuyait les saturnales, qu'elle était en rupture de ban, et elle jeta un coup d'œil de bête épeurée autour d'elle.

Elle se trouvait alors dans le bas du boulevard Saint-Michel, lorsque deux sergents de ville descendirent tranquillement vers la Seine. Une indéfinissable angoisse lui serra la gorge, ses jambes fléchirent, il lui sembla que ces hommes allaient l'arrêter et la traîner au poste. Le soleil qui pleuvait en gouttes blondes sur l'asphalte bordé d'arbres lui parut la mettre, seule, en lumière et montrer à tous qui elle était. Elle s'enfuit dans une de ces petites rues sombres qui relient le boulevard à la place Maubert. Elle se sentait plus à l'aise dans les ténèbres de ces portes qui bâillent sur les trottoirs. Elle reprit haleine dans l'un de ces corridors qui exhalent des bouffées de cave, puis elle reprit sa marche. Pendant ces quelques minutes de repos l'affolement avait cessé, elle songeait à aller demander asile à l'une de ses amies qui demeurait rue Monge ; elle frappa inutilement à sa porte et, sur l'assurance donnée par la concierge, qu'elle ne tarderait pas à rentrer, elle se mit à badauder, se promenant de long en large dans la rue. Elle regardait avec une attention déroutée les vitrines d'un marchand de jouets, les billes, les images d'Epinal, les polichinelles de bois, les petites marmites vernissées et vertes à l'usage des enfants, les

fioles de parfumerie taillées à côtes, bouchées à l'émeri et coiffées d'un casque de peau blanche, les bouteilles d'encre rouge, les paquets d'aiguilles, enveloppées de papier noir, avec les armes de l'Angleterre en or, les images de sainteté, les crayons Mangin.

Quand elle eut bien regardé, sans même le voir, tout ce misérable éventaire, elle revint chez la concierge. Son amie n'était pas encore rentrée.

Elle se promena de nouveau ; une soif ardente lui brûlait la gorge ; elle s'arrêta devant un marchand de vins, se demandant si elle y devait entrer. Elle était devenue plus peureuse qu'un enfant. Elle resta bien pendant dix minutes en arrêt devant l'étalage, lisant à voix basse l'étiquette des bouteilles, regardant des fioles carrées d'eau-de-vie de Dantzick, aux pluies d'or tombées, des litres d'orgeat semblables à des huiles figées, des bouteilles de cognac et de cassis, des bocaux de cerises roses, de prunes vertes, de pêches blondes. Elle poussa enfin la porte et une odeur de vinée lui sauta à la gorge. Elle demanda au marchand un demi-litre de vin et un siphon d'eau de Seltz.

Il lui sembla que le cabaretier la regardait insolemment. Se doutait-il, lui aussi, de quel bague elle s'était échappée ? Inquiète, honteuse, elle se réfugia dans une petite salle attenante à la boutique.

Le marchand la fit attendre un quart d'heure au moins avant que de la servir ; puis il jeta le tout sur la table et se précipita devant un homme qui cria, en poussant la porte :

— Un coup de jus, mon vieux birbe, et une croûte de brignolet<sup>[15]</sup> !

— Tiens, vous voilà donc, Monsieur Ginginet, fit l'homme.

— Oui, c'est moi. Je cours comme un dératé depuis ce matin. Imaginez-

vous, mon vieux, que je suis chargé par mon singe<sup>[16]</sup> de remonter le personnel du théâtre de Bobino. Peu d'argent et des étoiles de première grandeur, des comètes, quoi ! C'est sa devise à cet homme. Enfin, j'ai couru chez Rodaln, chez Machut, chez Adolphe, je les ai engagés ; il ne me manque plus que des chanteuses ; et, ce disant, Ginginet se tailla une large miche de pain et avala, coup sur coup, plusieurs verres. Entre deux rasades, il aperçut Marthe, qui reposait, sombre, presque farouche, dans le fond du cabinet. Il se mit alors à débiter ses bons mots de coulisses, à dévider sa bobine de gracieusetés. Quand il la vit sourire, il l'invita à prendre une tasse de café ; elle refusa, mais ce diable d'homme était si déluré, si jovial,

il avait l'air d'un si vrai gaule-bon-temps <sup>[17]</sup>, qu'elle finit par lier conversation avec lui. Ginginet l'examinait : elle est superbe, murmura-t-il ; avec un costume neuf elle allumerait une salle. Elle a l'air panné et honteux, ça aura fait des bêtises, ça n'a peut-être pas seulement de domicile ; si elle a un tantinet de voix, je l'engage séance tenante ; une luisarde ramassée chez un mannezingue <sup>[18]</sup> ! Je lui apprends le chant et l'art dramatique en quinze jours. A défaut de talent, elle est jolie, c'est le principal au théâtre.

Elle accepta : elle se sentait sauvée. Quinze jours après elle débutait à Bobino.

Cette nouvelle vie lui plut. Comme toutes les malheureuses que la misère et l'embauchage ont traînées dans les clapiers d'une ville, elle éprouvait, malgré elle, malgré l'horrible dégoût qui l'avait assaillie lors de ses premières armes, cet étrange regret, cette maladie terrible qui fait que toute femme qui a vécu de cette vie, retourne s'y plonger un jour ou l'autre.

Cette existence de fièvres et de soûleries, de sommeils vaincus, de papotages perpétuels, de va-et-vient, d'entrées, de sorties, de montées, de descentes des escaliers, de lassitudes domptées par l'alcool et les rires, fascine ces misérables avec l'attraction et le vertige des gouffres.

Ce qui avait sauvé Marthe de l'épouvantable récurrence, c'était d'abord le peu de temps qu'elle était restée dans cette maison, c'était surtout la vie affolante des coulisses, cette exhibition devant un public dont les yeux brûlent, cette camaraderie avec les acteurs, cette hâte, cette bousculade de toutes les minutes, le soir, alors qu'elle s'habillait et répétait son rôle. La fièvre du théâtre avait été pour elle l'antidote le plus puissant contre le poison qu'elle avait absorbé.



---

**MARTHE, HISTOIRE D'UNE FILLE**[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)

---

**IV**

Chemin faisant, bras dessus, bras dessous, Marthe et Léo devisaient de choses bêtes. Ils suivaient alors à contreval la rue de Madame et allaient gagner la Croix-Rouge.

La conversation devenait de plus en plus bête. Les louanges sur son costume, sur sa voix, les potins du théâtre, les demandes de la femme au sujet de la rue qu'il habitait, étaient épuisés. Un chien les regardait passer sur le trottoir et hurlait sans raison : ils parlèrent des chiens. Lui, préférait les chats, elle, les toutous frisés, ces affreux roquets dont la gueule pue quand ils ont mangé de la viande ou du sucre. Cette discussion fut bientôt close. Ils ne dirent mot pendant quelques minutes, puis un pochard dévala

d'une rue, battant les murs, et ils déblatérèrent sur les ivrognes, puis se turent. Un sergent de ville passait. Elle eut un petit frisson dans le dos. Il essaya de l'égayer, elle ne semblait plus l'entendre. En vérité, il était temps qu'ils arrivassent.

Le gaz était éteint. Léo prit la main de Marthe et la guida au travers de la cour jusqu'à l'entrée du corridor. Là ils s'arrêtèrent, il enflamma son rat de cave et elle vit les premières marches d'un escalier qui tournait dans le noir. Quand il ouvrit sa porte, un grand feu de charbon teignait de plaques rouges les tentures d'une petite chambre et allumait de foyers étincelants le verre des cadres pendus aux murs. Marthe enleva son chapeau, son mantelet de zibeline et s'assit dans un vaste fauteuil de cuir qu'il roula près du feu. A ses pieds, ramassé à croppetons <sup>[19]</sup>, il la regardait, émerveillé de sa taille plus souple que la lance des roseaux et se mourait d'envie de baiser ses cheveux qui se tordaient en mèches folles sur la neige rosée du cou. Une épingle se détacha et une longue spirale se déroula sur sa robe de drap d'un vert presque noir qui l'étreignait comme un vêtement japonais, dessinant le serpentement de sa gorge, la corniche de ses hanches. Avec ses longs yeux noirs splendidement lumineux, ses lèvres en braises, ses joues rondes, elle ressemblait ainsi, moins le costume si fastueusement pittoresque, à Saskia, la première femme de Rembrandt, celle dont Ferdinand Bol nous a retracé l'image dans un merveilleux portrait.

Marthe se leva. « Tiens, regarde donc, dit-elle, ces gens qui boivent, » et elle touchait avec l'amande rose de son ongle une copie de Jordaens, « le Roi de la Fève, » puis elle rit à gorge déployée à la vue de ce monarque coiffé d'une couronne de paillon, aux cheveux dégringolant à la débandade, sur la serviette attachée au cou ; elle se divertit à contempler cette tablée de joyeux drilles qui braillent, fument, crie à tue-tête : « Le roi boit ! le roi boit ! » Léo lui avait pris la main et lui montrait, tout en l'embrassant, les femmes du tableau, cette populacière ventrue qui torche son enfant tandis que le chien vient le flairer et les deux autres plus élancées, plus blondes, qui rient et boivent, toutes voiles dehors, les vins couleur de lumière, les bières couleur d'ambre.

Elle eut comme une rapide vision des gogailles passées.

Mais ni ces opulences, ni ces fougues, ni ces débauches de chairs à la Rubens, ni ces pourpris de lys et de vermillon, ni cette plénitude, ni cette

somptuosité de charnure, ni ces remous, ni ces vagues de carmin et de nacre ne la tinrent longtemps. Elle regarda, sans s'y arrêter, différents tableaux, puis demeura songeuse devant une gravure d'Hogarth, un des épisodes de la vie des courtisanes. Ces drôlesses dépoitraillées, ce jeune homme ivre à qui une ravissante fillette dérobe sa montre, ces tréteaux pleins de verres renversés, de catins qui s'injurient, se crachent à la face, se menacent de coups de couteau, cette coquine dont le harnais, le corsage, les jupes, gisent fripés à terre et qui remet sur des bas de soie ses brodequins à revers, cette figure piquée de mouches aux lèvres et au front et dont un des seins dévale de la chemise pendante, ces deux malandrins loqueteux qui ululent à la porte, et reflètent dans un plat de cuivre la flamme d'une bougie, évoquèrent en elle des souvenirs précis et elle demeura, fascinée, muette, et comme sortant d'un songe, dit entre ses dents : « Comme c'est bien cela ! »

Elle s'assit de nouveau dans le fauteuil ; lui, se mit à cheval sur une chauffeuse et tisonna le feu. Ils étaient déconcertés. Elle songeait à sa vie d'autrefois. Tous ses souvenirs se réveillaient. Ces allures de bouge, cette saveur de fille qu'elle s'étudiait à faire disparaître, reparurent tout à coup et l'obsédèrent invinciblement. Plus elle s'observait et plus les mots étranges, plus les maladresses, plus les expressions qu'elle eût voulu oublier lui revenaient et jaillissaient malgré elle de ses lèvres. Elle rompit la conversation que Léo avait reprise et regarda le foyer d'un air si sombre que son amant ne sut plus ni que dire, ni que faire.

Sur ces entrefaites, la pendule qui jasait sans relâche, comme pour les railler de leur silence, sonna deux heures. Marthe leva la tête. Léo saisit l'occasion et lui dit :

— Je crois qu'il serait temps de nous coucher.

Et tandis qu'elle passait dans l'autre chambre, il s'enfouit dans le fauteuil qu'elle venait de quitter, et se plongea dans ses réflexions.

A vrai dire, elles n'étaient pas gaies. Ce garçon s'était affranchi de bonne heure de la servitude maternelle et il avait tant mésusé de la liberté acquise que, vengeresse des mœurs, la débauche l'avait flétri, corps et âme. Se sentant un vrai talent que devaient apprécier les artistes et honnir les bourgeois, il s'était jeté, tête baissée, dans le marécage des lettres. Il n'y avait malheureusement pas un pied d'eau à l'endroit où il avait plongé ; il se meurtrit si violemment sur les pierres du fond qu'il se releva découragé avant même que d'avoir tenté de gagner le large. Il vivait de sa plume,



autrement dit, il vivait de faim, à force de tourmenter l'idée, d'essayer de rendre les bizarreries qui le hantaient, les nerfs se tendirent et une immense fatigue l'accabla. De temps à autre, dans les bons moments, il écrivait une page fourmillant de grotesques terribles, de succubes <sup>[20]</sup>, de larves à la Goya, mais le lendemain, il se trouvait incapable de jeter quatre lignes et peignait, après des efforts inouïs, des figures vagues qui défiaient l'analyse et qui échappaient à l'étreinte de la critique.

Ce qu'il rêvait comme un excitant d'esprit, comme un coup de gong qui réveillerait son talent assoupi, c'était une fantaisie monstrueuse, de poète et d'artiste : une femme qui l'aimât, une femme vêtue de toilettes folles, placée dans de curieux arrêts de lumière, dans de singulières attitudes de couleurs, une femme invraisemblable, peinte par Rembrandt, son Dieu ! Une femme insolemment fastueuse dont les yeux brasillissent avec cette indéfinissable expression, cette ardeur de vie presque mélancolique du chef-d'œuvre du Van Rhin « la femme du salon carré au Louvre ! » Il la voulait ainsi, avec une peau couleur d'ambre, et même une pointe de rouge sur la pommette et de cendre bleue sous l'œil, et il la désirait avec un esprit alambiqué et savant ; il la demandait excessive et troublante à des moments convenus, sage et dévouée pour l'ordinaire. Ce rêve impossible, cette appétence irréalisable, cette convoitise de sagesse et d'imprévu à heure fixe, le torturaient. Marthe lui avait semblé, avec ses gaspillages de crinière, ses yeux de fêtes, sa bouche affamée, remplir l'idéal qu'il poursuivait vainement. Il l'avait admirée sur la scène, tour à tour provocante et naïve, il comptait autant sur la comédienne que sur la maîtresse pour jouer le rôle qu'il lui assignait dans leur tête-à-tête.

Il songeait à cela. Il se souvint, tout à coup, que sa place n'était pas dans un fauteuil et il passa dans la chambre à coucher.

Marthe s'endormit, surprise. Elle qui avait été la servante résignée de chacun, elle n'avait pas encore vu pareil homme ; ce salpêtre étonnant, cette jeunesse ravivée et pleine de mots enthousiastes, de lyrisme fou, de respects perdus, la ravirent. Elle se dit que ceux qui aimaient étaient sans doute ainsi faits et elle lui fut reconnaissante de n'avoir pas évoqué dans sa couche le souvenir des anciennes défaites. Elle qui avait guidé tant de passants vers les Cythères, à tant la course, elle oublia de faire des comparaisons. Léo fut vraiment son premier amour.

Le lendemain, au petit jour, le jeune homme la regarda et demeura

indécis : elle sommeillait, bouche en *o*, jambes en *i*, torse au vent et gorge au diable ! Il se demanda s'il ne la renverrait pas comme les autres ; il retira sa main qui s'était coulée sous la tête de Marthe, elle ouvrit les yeux et sourit si gentiment qu'il l'embrassa et lui demanda si elle avait bien dormi. Pour toute réponse, elle l'enlaça de ses bras et baisa ses lèvres, à petites lapées. Il perdit la tête.

Il la jugea digne de toutes les tendresses et de tous les dévouements, mais ce qui le désarçonna quelque peu, ce fut le lever. Elle s'habilla comme toutes les filles, s'assit sur le bord du lit, enfila ses longs bas mauve, mit les boutons de ses bottines avec une épingle à cheveux, rabattit sa chemise sur ses jambes et, se trouvant près de la toilette, fit comme toutes, entrouvrit le rideau de la croisée et regarda dans la cour. Quelle femme n'avait eu ce geste ? Quelle femme n'avait fait cette sottise demande : As-tu du savon ? Tiens, de la poudre de riz ! oh ! comme elle sent bon ! elle est à la maréchale <sup>[21]</sup>, dis ?

Il se reprocha de l'avoir crue autre que ses compagnes et pourtant, quand elle resserra dans sa robe tous les trésors qu'elle en avait tirés la veille, il éprouva comme un regret. Il était peiné qu'elle s'en fût : il la retint à déjeuner. Elle attendait sa blanchisseuse, elle devait être rentrée de bonne heure. Cette réponse l'exaspéra. Toutes les femmes qui veulent s'en aller attendent leur blanchisseuse, il ne le savait que trop ! Elle céda cependant, et tandis qu'elle ôtait son chapeau et défaisait son manteau, le poète héla dans la cour le concierge.

Romel, c'était son nom, leva la tête et, grave, glapit : j'y vas. Il montait une heure après.

— Allez me chercher, lui dit Léo, des biftecks, un pâté, du fromage, un gâteau et deux bouteilles de Moulin-à-vent.

— Entendu.

Et se penchant avec des airs de confiance à l'oreille de Léo, Romel susurra : Dites donc, à propos, j'ai acheté ces jours-ci une glace Louis XVI épatante, je ne vous la vendrai pas cher.

Quelqu'in vraisemblable que cela puisse paraître, Romel, concierge et savetier de son état, avait peint dans sa jeunesse des marines. A l'en croire, il avait eu « des dispositions. » Actuellement il brocantait un tas d'ordures, s'efforçant de les vendre à ses locataires, le matin surtout, alors qu'ils n'étaient pas seuls. Il jugeait des charmes et des friandises du compagnon

de nuit par le ton du refus — car tous lui refusaient avec ensemble. Ce matin-là, Léo lui répondit non, doucement. Il conclut de suite que la femme qu'il avait amenée viendrait souvent lui demander la clef du local, et il se promit de la saluer très bas lorsqu'elle partirait.

Tandis qu'il se rendait chez le marchand de vins du coin pour commander le déjeuner, Léo alluma un grand feu de sarment, et comme Marthe, assise sur la chauffeuse, relevait un peu la tête, il baisa à gorgées lentes, son cou, ses lèvres et ses yeux qui, se fermant, palpitérent sous la chaude haleine de sa bouche. Il songeait aux exploits du fils de Jupiter et d'Alcmène, à Hercule, tueur de monstres, quand Romel entra, suivi d'un garçon qui charroyait dans une serviette et mangers et vins. Il dressa la table et partit. Léo et Marthe étaient en face l'un de l'autre ; elle, mangeait avec appétit, lui, ne bougeait, l'écoutant faire sonner le doux carillon des mâchoires ; l'eau sifflait dans la bouillotte, elle la versa sur le café, puis ils se rapprochèrent et dans l'intervalle du bruissement de leurs lèvres, l'eau chanta s'égouttant au travers du filtre. A l'étage du dessous, une pianiste tapotait un air de *Faust*. Au dehors une voix de pauvre, alternant avec le clapotis du piano, s'élevait, dans un silence d'hiver, célébrant la gloire de l'amour, et les ineffaçables victoires du petit « Dardant. » Ils étaient engourdis par la chaleur des braises ; aucun d'eux n'eut le courage d'ouvrir la fenêtre et de jeter un sou. Ils s'assoupirent à écouter ce chant monotone ; elle se leva enfin, s'étira, l'embrassa et s'enfuit, après lui avoir donné rendez-vous pour le soir même, au théâtre.

Il se trouva esseulé quand elle eût franchi la porte ; son logement lui parut triste et froid. Il s'habilla et sortit. Il fallait tuer la journée. Il s'en fut relancer un éditeur qui lui devait de l'argent : il n'en put tirer un sou. Alors, il erra sur le boulevard et entra dans un café ; trois heures sonnèrent à un œil-de-bœuf juché au-dessus d'une étagère à bouteilles. Il s'assigna la tâche de rester sur la banquette pendant une heure. Il lut et relut tous les journaux, bâilla, alluma un cigare, fit la remarque que les gens qui l'entouraient tenaient des conversations idiotes ; que deux poussahs, dont l'un avait un bec-de-lièvre et l'autre un œil de bigle, riaient comme des pleutres, en jouant au billard, regarda de nouveau la pendule, appela le garçon, qui vint trop vite à son gré, et sortit, se reprochant de n'avoir pas attendu, pendant cinq minutes de plus, que l'heure fût sonnée.

Il badauda, regarda les éventaires, enfila un passage, sourit à une petite fille qui sautait à la corde, marcha à pas redoublés jusqu'à la Bastille,

n'admira point le génie qui bat un entrechat sur son fût, revint en arrière, rentra dans un café, se fit servir un bitter, relut les journaux qu'il connaissait et repartit. Il fut heureux de rencontrer, à la hauteur de la rue Vivienne, un ami qu'il évitait d'ordinaire ; il lui offrit l'absinthe et quand l'aiguille marqua six heures il le quitta précipitamment.

Le moment approchait où il devait revoir Marthe. Il avait mal dîné, sans appétit et sans soif ; il courut à la rue de Fleurus et se rendit au foyer où étaient rassemblés tous les acteurs.

C'était jour de première. Ginginet était ce soir-là plus grincheux et plus bougon que de coutume. Ses gambilles se désossaient, disait-il, en se tapotant les jambes. D'ailleurs, il crevait de dépit, il venait de perdre trois manches au bésigue et la quatrième était bien compromise, car Bourdeau, son partner, venait d'annoncer le 250, et comme il avait dans son jeu les deux as d'atout, il annihilait du même coup, pour son adversaire, tout espoir de revanche.

Ginginet grommelait, le nez sur ses cartes. Quarante de galapiats, hurla-t-il rageusement en jetant quatre valets sur la table ; et il se leva un instant pour aller voir au travers de l'œil du rideau la composition de la salle.

Il revint exaspéré.

— Tous des portiers et des lampistes, clama-t-il, et avec cela des gonsesses en soie et des pommadins <sup>[22]</sup> ! Il n'y a dans tout le public qu'un andalou qui reluisse et encore il est grêlé, un vrai grenier à lentilles ! Ah ! parole ! ça me dégoûte de jouer devant des têtes comme celles-là. A propos, si nous comptons les brisques ?

— Je ne joue plus que pour 20, soupira Bourdeau.

— Et moi pour 500, gronda Ginginet, je suis cuit ! Eh ! dis donc, Marthe, ma petite gigolette, que devient ce plumitif qui t'adore ? L'aimes-tu toujours, vaurienne ? Eh ! voyons, ne fais pas ta tête, tu vois bien que je blague. Tiens, je t'offre de fioler avec nous une tasse de café et un verre de camphre, ça va-t-il ?

— En scène ! en scène ! cria le régisseur.

— Au diable ! glapit Ginginet furieux.

Mais comme la toile se levait, force fut au cabotin de dissimuler sa mauvaise humeur et de faire son entrée.

Léo, qui venait d'arriver, embrassa Marthe et se blottit derrière un portant.

La pièce tomba à plat. Les trognons de pommes volèrent, les imitations du bubulement <sup>[23]</sup> des hiboux dominèrent le bruit que faisaient à l'orchestre deux tristes vieillards sans cheveux, qui chatouillaient la panse des violoncelles. Marthe et Léo prirent la fuite. Ce fut un sauve-qui-peut général. Le rideau s'abaissa. Il ne restait plus en scène que Ginginet et les deux auteurs de la pièce qui se regardaient atterrés.

Le comédien les consola par de bonnes paroles.

— Jeunes gens, dit-il, si le métier d'auteur dramatique ne vous donne pas du pain, il vous octroie du moins des pommes. Ça vous servira à faire des chaussons. Quant à mon avis sur votre œuvre, le voici : ceux qui l'ont sifflée sont des justes, ceux qui m'ont bombardé de projectiles sont des cancre. Et maintenant, sonnez, trompettes, je décale !



## MARTHE, HISTOIRE D'UNE FILLE

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)

## V



Marthe prit l'habitude de venir coucher tous les soirs chez Léo. Elle finit même par apporter la moitié de sa garde-robe, ne voulant pas, quand il pleuvait, se lever de bonne heure pour aller chez elle changer de costume.

Un mois durant, ils crurent s'aimer, puis, un beau jour, une double catastrophe s'abattit sur eux. Le théâtre fit faillite et le journal où Léo écrivait suspendit ses paiements.

Le poète perdait dans cette débâcle cent francs de copie, et Marthe se trouvait sur le pavé, sans place.

Elle pleura, dit qu'elle ne voudrait pas être à sa charge, qu'elle chercherait et trouverait un autre emploi, que d'ailleurs Ginginet était son ami et que, dans quelque théâtre qu'il entrât, elle serait sûrement engagée

avec lui.

Léo, qui détestait le comédien et se sentait de furieuses envies de le gifler quand il la tutoyait ou la houspillait avec ses gracieusetés de barrière, lui déclara nettement qu'il ne consentirait jamais à ce qu'elle le revît.

— Comment faire alors, soupira-t-elle ?

Il eut un geste d'ignorance. Au fond, tous deux avaient la même pensée et chacun attendait que l'autre l'exprimât pour l'accepter aussitôt.

Il ne pouvait supporter les frais de deux termes. Il fallait aviser au moyen de n'en payer qu'un. La dépense serait ainsi diminuée de moitié. Le restaurant et la femme de ménage seraient économisés. Elle se chargeait de faire la cuisine, de tenir l'appartement propre, de raccommoder son linge, de le blanchir ; elle pourrait au besoin coudre ses robes et bâtir ses chapeaux elle-même. Léo finit par se convaincre qu'ils vivraient à deux à meilleur compte que lorsqu'il était seul.

Quand ce projet fut décidé, le poète n'eut plus de cesse qu'il ne fût mis à exécution. Il la pressa de faire ses malles, emprunta de l'argent pour acquitter sa note à l'hôtel qu'elle habitait, cloua, décloua, rangea tout à nouveau chez lui pour qu'elle pût y installer ses affaires. Leur première soirée de noces fut sans pareille : Marthe rétablit l'ordre de la maison, nettoya les tiroirs, mit de côté le linge à repriser, épousseta les livres et les tableaux, et quand il revint pour dîner il trouva bon feu, lampe ne fumant pas comme d'habitude, et, dans son fauteuil, une femme gentiment ébouriffée qui l'attendait, les pieds au feu, le dos à table.

— Comme je vais travailler, se dit-il, maintenant que je suis si bien chez moi !

En attendant, l'argent fuyait, bride avalée. Tous les jours c'était une dépense nouvelle : des verres, une carafe, des assiettes ; il fut effrayé, mais il se consola, se répétant qu'une place de deux cents francs par mois lui était réservée dans un nouveau journal ; le tout était de prendre patience ; dans quelques mois sa situation serait meilleure.

Le journal mourut avant que de naître, la misère vint et, avec elle, les terribles désillusions du concubinage.

Les premiers temps, chacun s'efforce d'être aimable ; c'est à qui devancera les désirs de l'autre et cédera à toutes ses volontés. L'on sent bien alors que la première dispute en engendrera d'autres, mais la misère dégrise. Grâce à elle, le vin d'amour est bien vite cuvé. Léo commençait à voir clair. Il était d'ailleurs harassé par ces mille petits riens qui désolent à

la longue. Pourquoi s'obstinait-elle à ne pas vouloir laisser son fauteuil devant son bureau ? Pourquoi cette manie de lire ses livres et d'y faire des cornes ? Et puis, pourquoi cette volonté bien arrêtée de pendre sur son paletot et sa culotte ses jupes et ses peignoirs, alors qu'elle aurait pu les accrocher à un autre clou et ne pas le contraindre à enlever toute une charretée de linge pour prendre sa vareuse ? Il fallait subir aussi l'odeur de la cuisine, la senteur lourde du vin dans les sauces, l'écœurante grillade de l'oignon dans la poêle, voir des croûtes de pain traîner sur les tapis, des bouts de fil sur tous les meubles ; son salon se trouvait bouleversé de fond en comble. Les jours de savonnage, c'était encore pis ! Il fallait bien cependant poser la planche à repasser sur son bureau et sur une autre table, faire essorer le linge sur des traverses dans l'entrée. Ces flaques d'eau sur le parquet, cet arôme fade de la lessive, cette buée du linge qui mouillait ses cuivres et ternissait ses glaces, le désespérèrent.

Ces désagréments qui se répétaient tous les jours, cette absence des amis que la présence de la femme éloigne, cette impossibilité de travailler près d'une maîtresse qui, n'ayant plus rien à faire, veut causer et vous raconte tous les cancans de la maison, l'insolence du concierge à qui l'on a retiré le ménage et qui se venge par mille tracasseries, la femme qui sent cette hostilité contre elle et qui insiste pour que l'homme s'en mêle et la fasse cesser, sa moue dépitée quand il sortait le soir pour affaires, ou que, pressé de travail, il lisait ou prenait des notes, dans son lit, les doléances sur l'état de sa robe qu'elle ne pouvait plus raccommoder, ce soupir qui disait si clairement, à la vue d'une chemise trouée, que d'ici à quelques jours il en faudrait de neuves ; cette opiniâtreté enfin à gémir quand l'argent manquait et à le faire mal dîner parce qu'elle avait dû se procurer des gants, l'exaspérèrent.

Et puis, quel avantage avait-il depuis que sa liberté était perdue ? Qu'étaient devenues les robes traînantes, les jupes falbalassées, les corsets de soie noire, tout ce factice qu'il adorait ? La comédienne, la maîtresse avait disparu, il ne restait que la bonne à tout faire. Il n'avait même plus cette joie des premiers jours de leur liaison, quand il se disait en route : Ce soir elle viendra. Le pas qui se presse pour arriver plus tôt, cette angoisse même qui vous opprime quand l'heure est passée et que l'on n'entend point le pas connu monter et s'arrêter devant votre porte, oh ! que tout cela était loin ! Plus de bonnes conversations au coin du feu, avec des amis ; plus de discussions intelligentes sur tel ou tel livre, sur tel ou tel



tableau. Allez donc parler littérature et beaux-arts devant une femme qui bâille dans sa main, qui regarde furtivement la pendule, qui semble vous dire : Mais allez donc vous en, que nous nous couchions ! Ce suicide d'intelligence que l'on nomme « un collage » commençait à lui peser.

Elle, de son côté, n'était guère plus satisfaite. Elle le trouvait froid, plus occupé de son art que d'elle-même ; elle se révoltait contre ses silences ou ses bouderies. Ils s'accusaient mutuellement d'ingratitude. Léo s'imaginait avoir fait un grand sacrifice en associant Marthe à sa vie, elle, était convaincue qu'elle se dévouait pour lui. Elle faisait tout, récurait les meubles, lavait le plancher et la vaisselle, blanchissait son linge, ne voyait plus ses anciennes camarades, qu'il avait mises poliment dehors, et, en échange de tout cela, elle avait la misère ! Elle ne pouvait seulement pas s'acheter une robe !

Au reste, elle se lassa vite du travail de chaque jour, le ménage fut balayé à la diable, le repas préparé à toute volée ; elle faisait monter d'une gargote des parts de lapin, des tranches de gigot cuit au four. Léo se plaignit.

— Et de l'argent ? disait-elle.

Et quand il répliquait qu'il était moins cher de faire cuire la viande chez soi que de l'aller chercher, toute prête, au dehors, elle gémissait, se disait exténuée, ne demandant qu'à dormir. Elle ne desservait même pas la table, se déshabillait avec des gestes d'épuisement, s'étendait dans le lit, disant tous les quarts d'heure à son amant qui travaillait : Tu ne viens donc pas ?

Il répondait en grognant ; puis, de guerre lasse, il laissait son travail et se couchait. Alors elle ne bougeait, faisant semblant de dormir, se rejetant avec peine sur le bord du lit pour lui faire place dans la ruelle ; elle lui tournait obstinément le dos, retirant ses jambes aussitôt qu'il approchait les siennes pour les réchauffer. Impatienté, il éteignait la lampe et s'essayait à dormir.

Ces taquineries puérides, ces bouderies de femme l'agaçaient, et comme elles se renouvelaient chaque fois qu'elle se mettait au lit seule, il finit par céder, et, pour avoir une maîtresse aimable, il dut fermer les yeux à des heures stupides. Au reste, Marthe ne lui en fut pas reconnaissante, trouvant qu'il manquait de volonté et se promettant bien d'user de sa faiblesse à la première occasion.

Il était avec cela jaloux et, après une dispute causée par des taches de

boue à sa robe, qui dénonçaient clairement, malgré les dénégations qu'elle lui opposa, qu'elle n'était pas restée chez elle toute la journée, leur vie en commun devint insupportable.

Elle sortit pendant qu'il corrigeait ses épreuves dans un bureau de journal ou qu'il fouillonnait des livres dans une bibliothèque, et nia mettre les pieds dehors ; il ne pouvait cependant s'astreindre à la surveiller ; mais parfois il vérifiait le livre des dépenses, cherchant si le ruban de velours, si le chapeau qu'elle avait achetés étaient inscrits. Il recommençait les additions, craignant que ces emplettes n'y figurassent point, se demandant si la somme qu'il lui avait remise avait été totalement employée aux besoins du ménage, avec quel argent elle avait pu faire ses acquisitions nouvelles.

Tout à coup ses absences cessèrent ; elle refusa, avec une ténacité, qu'il ne put vaincre, de sortir avec lui dans la rue. Il attribua ce brusque changement à l'un de ces caprices de femme contre lequel serait bien fou qui se buterait. Pour qu'il pût comprendre l'obstination de cette fille, il lui eût fallu connaître son passé et il n'en connaissait que les bribes qu'elle lui avait servies dans des moments d'expansion raisonnée. La vérité était que Marthe avait revu d'anciennes amies, que s'étant posé, un jour de détresse, la question de la marguerite : « L'aimerai-je un peu, beaucoup, passionnément ? » elle avait répondu : « Beaucoup ! » Mais enfin on peut avoir de l'affection pour un homme et cependant ne pas lui rester fidèle, cela se voit tous les jours ; elle avait donc tenté de s'aboucher avec des hospodars de la halle au blé, des gens riches si jamais il en fût ! Elle avait presque ébauché une liaison avec l'un d'entre eux, quand elle rencontra un agent de police qui la dévisagea curieusement.

Sa situation n'était pas claire. D'un moment à l'autre, la Préfecture pouvait mettre la main sur elle ; elle avait fait partie d'un bague d'amour, elle s'était évadée ; les limiers des mœurs pouvaient la reprendre.

Elle en vint à tressaillir quand le vent soufflait sous la porte ou qu'un porteur d'eau montait pesamment les marches. Elle ne sortait plus que pour aller aux provisions et rentrait aussitôt. Cette vie de transes et angoisses ne lui laissa plus un instant de répit. Elle s'ivrognait pour oublier ses épouvantes ; elle buvait du rhum à plein verre, accroupie sur une peau de bête devant un feu rouge et elle souriait aux flammes, hébétée, muette, frissonnant et se passant avec un geste épuisé les mains sur le front ; la chaleur terrifiante des braises l'étourdissait, la tête lui tournait, sa volonté

s'affaissait avec son corps, elle était comme liée et ne pouvant remuer bras ou jambes, elle dormait, soûle et pâmée, devant le feu de charbon qui ronflait et lui brûlait la face. Parfois même, au lieu de cette torpeur qu'elle cherchait, la fièvre l'empoignait et avec elle l'hallucination, et de longs anéantisements d'où elle se réveillait brisée et comme morte. A ce jeu sa raison finissait par courir la prétentaine et sa tête, après s'être balancée sur sa gorge avec des nutations de magot, tombait pesamment sur ses genoux relevés et elle restait ainsi, inerte, abrutie, jusqu'à l'arrivée de Léo, qui ouvrait toutes les fenêtres et, furieux, la traînait à l'air.

Sa patience se lassait. Un jour qu'elle butait contre les meubles, battue et comme aveuglée par d'atroces névralgies, il jeta toutes les bouteilles par la fenêtre. Elle le regarda avec cet œil résigné des chiens qu'on fouaille, puis elle se leva et, tout en larmes, le serra étroitement, lui demandant pardon, lui promettant de n'être plus malade, de lui rendre la vie heureuse.

Un soir qu'il rentrait, ramassant une lettre que le concierge, fatigué de l'attendre, avait glissée sous sa porte, il s'approcha de la lampe, ouvrit l'enveloppe, devint affreusement pâle et deux grosses larmes jaillirent de ses yeux.

Marthe éclata en sanglots. Quand elle sut que la mère de son amant était bien malade, elle eut une attaque de nerfs qui la secoua, affolée, trépidante, sur le lit. Il lui fut reconnaissant de cet excès de sensibilité. C'était, à la vérité, jeu de nerfs tendus plus qu'une émotion vraie et cependant, au mot de « mère » elle avait senti comme un coup dans la poitrine. Son enfance à laquelle elle s'efforçait de ne pas songer, lui était subitement apparue, sa mère à elle était morte à la peine, elle la revoyait, se penchant sur son berceau, baisant ses mains quand elle les sortait du lit, lui souriant avec des larmes quand la chambre était froide. Un vieil air qu'elle lui chantait lui revint par bribes ; elle tenta de le retrouver, mais cette tension de mémoire achevant de la briser, elle s'endormit d'un sommeil de plomb jusqu'au lendemain matin.

Quand elle se réveilla, son amant était déjà debout et prêt à partir. Elle l'embrassa avec effusion, lui promit de lui écrire, voulut l'accompagner jusqu'au chemin de fer, mais il était déjà en retard. Le temps qu'elle se vêtît, il manquerait sûrement son train. Elle dut renoncer à son projet.

Lorsque Léo fut parti, elle enfila rapidement ses jupes. Elle avait besoin de marcher, d'aller à l'air ; elle traita de folle sa peur des agents de police

et, passant d'un excès à un autre, elle eût voulu les trouver devant elle, les narguer, leur dire en face : « Vous n'êtes que de sales roussins » ; mais cette surexcitation tomba dès qu'elle fut sortie.

Elle s'en fut voir une de ses camarades qui desservait l'un des plus infimes caboulots de la rue de Vaugirard. La salle était presque vide lorsqu'elle y entra et pas encore balayée. Les glaces, rendues troubles par la pommade des têtes qui s'y étaient posées, étaient claires en haut et ternes en bas ; le plancher, poudré de rouge, était étoilé de flegmes et de crachats secs, d'épaves de cigares et de bourres de pipes, le marbre des tables gluait avec ses ronds de verres poissés et, au fond, sur un divan, gisait, infamie vivante, le père de la patronne chargé de faire manoeuvrer la pompe de la bière.

La salle sentait la vapeur refroidie du tabac, l'odeur particulière aux estaminets. Le vieil homme reniflait en somnolant et Maria, l'amie de Marthe, assise sur une banquette, bâillait aux mouches. Après qu'elles se furent embrassées, Maria, entraînant Marthe dans la cuisine, lui dit précipitamment :

— As-tu reçu ma lettre ?

— Non.

— Mais la police est à tes trousses, ma chère. C'est le petit rouge qui me l'a dit ; hier au soir, tu as été reconnue par un agent qui avait perdu tes traces, mais qui vient de les retrouver.

Elle demeura comme ahurie. Ses craintes étaient donc réalisées ! Le Dispensaire allait lui demander compte de sa fuite ! On irait chez Léo ; la concierge saurait tout et lui dirait quand il serait de retour, qui elle était, quelle vie elle avait menée. Elle se résolut à ne plus retourner chez lui.

— Je t'offrirais bien de te cacher pendant quelques jours chez moi, disait la fille, mais je n'habite pas seule et mon monsieur se fâcherait. Va plutôt chez Titine.

— Où demeure-t-elle ?

— Ah ! Je ne sais pas au juste ; elle habite, m'a-t-on dit, près des Halles, mais j'ignore le nom et le numéro de sa rue. Mais reste toujours jusqu'à la tombée de la nuit, tu verras après. D'ici-là tu auras le temps de réfléchir et de prendre un parti.

Le soir vint et Marthe ne savait à quoi se résoudre. Craignant les limiers de la police qui faisaient des rafles de femmes dans tous les caboulots du quartier, elle s'enfuit de la boutique et, ne sachant où se réfugier, elle

chemina le long des quais jusqu'au Pont-Neuf, se répétant, sans y croire, que le hasard lui serait propice, qu'elle rencontrerait son amie en route.

Arrivée sur le pont, elle se sentit si lasse, si désolée, qu'elle s'agenouilla sur un banc, dans une de ces demi-lunes qui surmontent chaque pile. Elle regarda, les larmes aux yeux, les remous qui clapotaient au tournant des arches.

La Seine charriait ce soir-là des eaux couleur de plomb, rayées çà et là par le reflétement des réverbères. A droite, dans un bateau de charbon, amarré à un rond de fer grand comme un cerceau, des ombres d'hommes et de femmes se mouvaient confusément ; à gauche, se dressait le terre-plein du pont avec la statue du Roi. Planté au bas, près d'un concert, un arbre déchiquetait ses linéaments frêles sur le gris ardoisé du ciel. Plus loin enfin, le pont des Arts s'estompait dans la brume avec sa couronne de becs de gaz et l'ombre de ses piliers se mourait dans le fleuve en une longue tache noire. Une mouche fila sous l'arcade du pont, jetant une bouffée de vapeur tiède au visage de Marthe, laissant derrière elle un long sillage de mousse blanche qui s'éteignit peu à peu dans la suie des eaux. Une pluie fine commençait à tomber.

Marthe ne pensait plus à rien.

Elle regardait la Seine, sans même la voir. La pluie tomba plus drue, de plus larges gouttes lui fouettèrent le visage. Elle se réveilla comme d'un songe. Le spectre de la police se dressa devant elle, implacable ; elle se pencha sur le parapet, eut, pendant une seconde, l'idée d'en finir avec tous ses maux, puis elle eut peur, recula et, effarée, voulut s'enfuir, quand un homme ineffablement ivre lui prit le bras.

— Tiens, Marthe ! Ah çà ! Que fais-tu à regarder la Seine, pluie battante et manteau trempé ?

Et Ginginet, remarquant combien elle était pâle, lui demanda si elle souffrait.

Elle lui avoua que peu s'en était fallu qu'elle ne se jetât dans la rivière.

— Des bêtises, fillette, glapit tragiquement le pochard ; meurs-tu de faim, as-tu tué quelqu'un, t'es-tu crêpé le chignon avec une camarade, as-tu été ramassée dans un ruisseau, insultant la force armée, que tu sois sans abri et que tu veuilles te suicider ? Pas de ça, Lisette, continua l'impitoyable blagueur, en tenant sa canne comme un fusil ; quand même vous seriez le petit caporal, on ne passe pas !

Elle ne disait mot.

— Mais, petite oisonne, poursuit l'acteur, à quoi cela te servirait-il de te noyer ? C'est bête comme tout la mort... même au cinquième acte d'un drame ; là, voyons, réfléchis un peu, te vois-tu sur le Tucker de la morgue avec tes cheveux rouges et un ventre vert ? Tiens, ne me fais pas jouer, par un temps semblable, le rôle d'ange gardien. Je ne l'ai pas encore étudié, celui-là ! Viens-t'en plutôt écraser un grain avec moi, voire même pour une dame qui fréquente les poètes, viens pitancher un verre de cogne. C'est dit, pas vrai ? Non ? Mais tu es donc bête que tu ne réponds pas ? Je parie que c'est la faute à ce polisson que tu as pris pour amant. Le sieur Léo t'aura fait des misères. Eh bien ! mais lâche-le !

Au nom de son amant, Marthe se mit à sangloter.

— Allons bon, gémit l'ivrogne, voilà de l'eau, maintenant ! Je gare ma coupe !

— Ah tiens ! s'écria-t-elle, en s'exaltant à mesure qu'elle pleurait, tu ferais mieux de ne pas m'empêcher de mourir. Crois-tu donc que j'en aie déjà tant envie ! Tu sais, on est folle au moment, on s'imagine que c'est tout simple de monter sur le parapet et de faire le saut. Ça ne dure pas longtemps, par exemple ! on a une fière peur, va ! ça vous remue, ce bouillonnement sous le pont ! c'est comme si on vous serrait la gorge, on étouffe ! et c'est bête pourtant, car mieux vaudrait en finir tout de suite que de continuer à vivre comme je vais le faire ! Vois-tu, Ginginet, tu diras ce que tu voudras, mais Léo était tout de même un bon garçon ! je me suis conduite avec lui comme la dernière des femmes. Je me grisais, sais-tu, et il me couchait et il me soignait quand j'étais malade. Est-ce que tu aurais fait ça, toi ? Allons donc, tu te serais soûlé avec mes restes ! Quant à ton opinion sur moi, je m'en fiche ! entre gens comme nous deux, est-ce qu'on s'aime ? on se rencontre et l'on couche ensemble comme on mange lorsqu'on a faim ! Ah ! et puis j'en ai assez de cette vie de transes continuelles, j'en ai assez d'être traquée comme une bête ! je me rends. Eh bien quoi ! quand tu me regarderas avec tes yeux effarés, croyais-tu pas avoir trouvé une vertu le jour où tu me racolas dans un cabaret ? Tu as ramassé une traînée de boue, mon cher ! et tu sais, on a beau se décrotter, il en reste toujours, ça revient comme la tache d'huile sur les étoffes ! et puis, après tout, qu'est-ce que ça me fait ? Ni père ni mère et pas de santé, ça s'appelle une chance quand on fait ce métier-là !

Tiens, poursuit-elle, en enfonçant sa bottine dans la crotte, en voilà de la boue ! eh bien, ça n'est rien ! j'y enfoncerai jusqu'au menton, et je te

jure que je ne relèverai pas la tête, mon vieux, je la baisserai jusqu'à ce que, la bouche pleine, j'en étouffe et j'en crève !

— Ah ! ça, mais elle est folle, se dit Ginginet, stupéfait de la voir s'enfuir du côté des Halles, elle va faire des bêtises. Sapristi ! je ne blague plus, je vais la filer.

Il la rattrapa presque à un coin de rue ; malheureusement ses jambes lui pesaient formidablement, le petit bleu lui avait rompu les muscles ; il dut s'arrêter, souffler, rabattre sa chemise qui se sauvait de son pantalon et de son gilet et courir de nouveau le long des trottoirs, tantôt la perdant de vue dans les embarras de voitures, tantôt l'apercevant au loin, criant après elle, au risque de se faire arrêter par les sergents de ville.

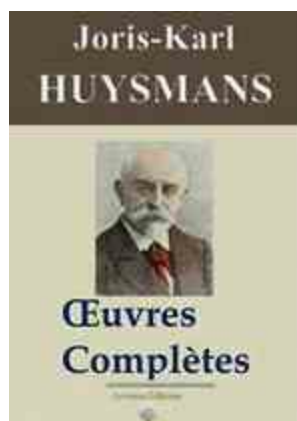
Vint un moment où il galopait presque pieds nus ; ses souliers rendirent l'âme dans cette course vertigineuse. Feuilletés comme des galettes, anhéant comme des soufflets, ils s'empêtrèrent dans un monceau d'ordures, posèrent à faux, et leur maître s'étendit de tout son long sur le ventre.

Il se releva étourdi du coup et, avec cette persistance, née plus encore de la ténacité particulière aux ivrognes que de l'affection qu'il portait à Marthe, il s'élança de nouveau à sa poursuite. Il la vit au loin tirer une porte et disparaître. Brisé, moulu, renâclant, suant, il arriva devant cette porte, leva le nez en l'air, regarda la maison, resta bouche bée, éleva les bras au ciel, lâcha sa canne et, suffoqué par l'ivresse, étouffé par la stupeur qu'il éprouvait, il bégaya :

— Oh ! Jésus Dieu ! eh bien, c'est du propre !

Et il tomba tout d'une pièce sur un tas de trognons de choux et d'épluchures de scaroles qui bossuaient de vert le pavé de la rue.





Huysmans : Oeuvres complètes

Achetez l'intégralité du livre :







©Arvensa® Editions

Bénéficiez d'offres privilégiées en vous abonnant à notre lettre d'actualité. Vous serez informé des mises à jour de cette édition et de nos nouvelles publications :

Je m'inscris >

Ou rendez-vous sur notre site internet :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

- [1] Préface d'*A Rebours*.
- [2] Au lecteur qui souhaiterait décrypter ce style huysmancien, je ne saurais trop conseiller de se procurer l'excellent livre de Marcel Cressot : *La phrase et le vocabulaire de J.-K. Huysmans*, rééditée par les éditions Slatkine (Genève).
- [3] Extrait du journal le Temps du 1<sup>er</sup> mai 1903.
- [4] Voir la réponse de Huysmans à ce moine de Ligugé dans le recueil PORTRAITS DE J.-K. HUYSMANS au sein de notre édition numérique de ses œuvres complètes.
- [5] Préface de la première édition de 1876.
- [6] Terme vieilli : qui a la goutte au nez.
- [7] *Mac-farlane* ou *macfarlane*, terme vieilli d'origine anglaise, du nom de son inventeur Macfarlane, et qui désigne un manteau ample, sans manches, à ouvertures latérales pour passer les bras, comportant une cape descendant jusqu'à la ceinture.
- [8] *Bézigue* ou *bésigue* ou *bezigue* : ancien jeu de cartes.
- [9] *Je suis rogomme*, expression familière et peu usitée : j'ai la voix enrouée.
- [10] *Las-d'aller* : mot familier et vieilli pour dire : *fainéant, paresseux*.
- [11] *Camarluche*, mot d'argot : *camarade*.
- [12] *Braise*, mot d'argot : argent.

[13] *Chopper* : ce verbe, bien que figurant encore dans le dictionnaire, n'est plus guère utilisé. On lui préfère *achopper*, trébucher, buter contre un obstacle, être arrêté par une difficulté.

[14] *Rubanté*, adjectif vieilli, synonyme d'*enrubané* : garnie de rubans.

[15] *Brignolet*, mot d'argot : pain.

[16] *Singe*, mot d'argot : patron.

[17] *Gaule-bon-temps* : bon vivant. Le mot est fréquemment utilisé par Rabelais. Huysmans l'emploie aussi c

[18] *Mannezingue* : établissement de vente de vin, débit de boisson.

[19] *A croupetons* : à croupetons. Mot ancien que l'on trouve aussi chez Villon.

[20] *Succube*, contraire de *incube* : démon prenant l'apparence d'une femme pour avoir des relations sexuelles avec un homme.

[21] Poudre à la *maréchale* : terme vieilli de cosmétique qui désignait une poudre pour les perruques ou les cheveux.

[22] *Pommadin*, mot d'argot : garçon coiffeur.

[23] Terme rare pour désigner le cri du hibou ou de la chouette. La première édition de *En rade* (1887, ed. Plon-Nourrit) fait aussi usage du verbe « bubuler ».

## Table des Matières

ARVENSA ÉDITIONS	2
NOTE DE L'ÉDITEUR	3
CATALOGUE DES ŒUVRES COMPLÈTES NUMÉRIQUES	5
LISTE DES TITRES	8
PRÉFACE	13
LES ROMANS ET NOUVELLES	18
MARTHE, HISTOIRE D'UNE FILLE	19
Table des matières	21
Avant-propos	23
Préface	25
I	26
II	32
III	39
IV	46
V	54